

Yves Cordelle

Omaha,

ceux qui l'ont vécue

AU LECTEUR

Omaha, ceux qui l’ont vécue

Yves Cordelle

Les récits réunis ici suivent des habitants, des soldats et des marins. Ils passent de la mer aux maisons, de la plage aux chemins du plateau, puis aux vies qui se poursuivent après les combats.

Cette édition rapproche les textes et les documents réunis par Yves Cordelle. Les textes de liaison ont été rédigés pour le livre. Les paroles des témoins restent attribuées ; les passages à la première personne d’Yves reposent sur ses formulations conservées.

Les dates incertaines, les différences entre témoignages et les identifications incomplètes restent signalées. Les notes permettent de retrouver les documents du fonds.

Les images et les lieux

Les photographies gardent leur cadrage et leur date propre. Le plan s’appuie sur deux feuilles militaires de 1944 conservées dans le fonds. Les sorties de plage, les témoins et les étapes de parcours ont été ajoutés pour cette édition.

Photographie de couverture : NARA, 111-SC-190255, Lovella, 7 juin 1944. La scène se situe dans le secteur d’Omaha ; le village précis n’est pas nommé dans la légende d’origine.

Édition illustrée Les habitants · 21 novembre 2026

DANS CE LIVRE

Sommaire

1 La nuit sur la mer et dans les maisons 6

2 Les premières approches 13

3 Débarquer et survivre 19

4 Quitter la plage et rencontrer les habitants 30

5 Le lendemain, une libération fragile 41

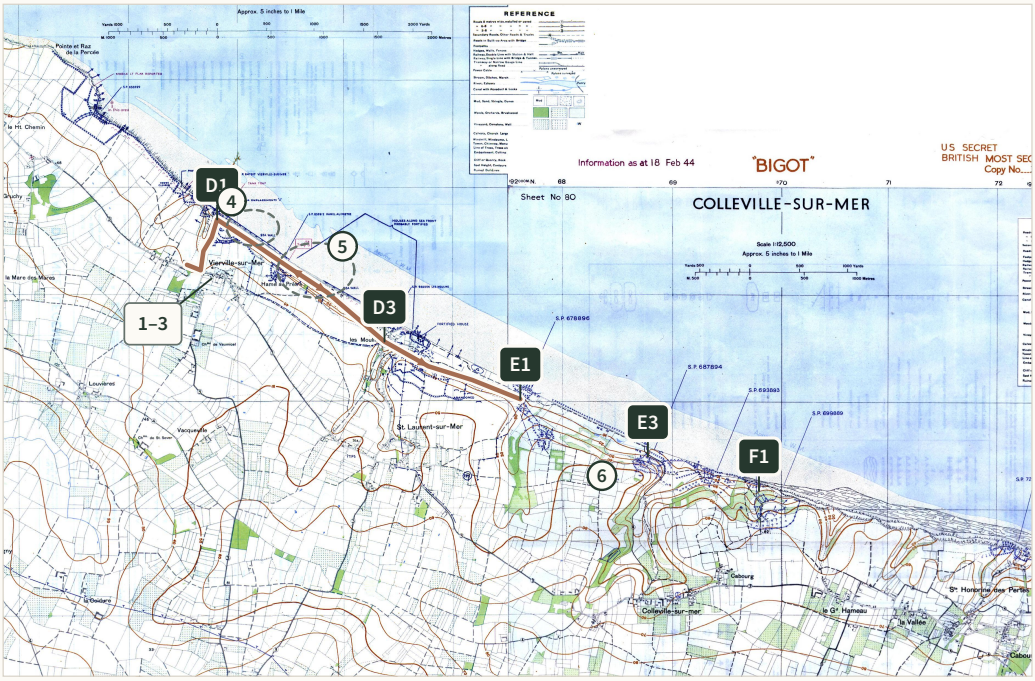
6 Les vies après la bataille 51

Les cartes des pages suivantes donnent les repères géographiques. Les sources et les crédits des images sont réunis à la fin du livre.

CARTOGRAPHIE

Les accès et les témoins

Fond militaire de février 1944 · Repères ajoutés pour cette édition



D1 Vierville · **D3** Les Moulins · **E1** Le Ruquet

E3 Colleville · **F1** Cabourg

1–3 Vierville : Coliboeuf, Hardelay et Houyvet (détail page suivante).

4 Slaughter : secteur d'arrivée. **5** Shepard : secteur du LCI 92.

6 Gockel : secteur du point d'appui WN 62, à l'ouest du vallon E3.

7 juin Coliboeuf et ses deux fils : gare → D1 → rivage → Le Ruquet, puis retour par la plage.

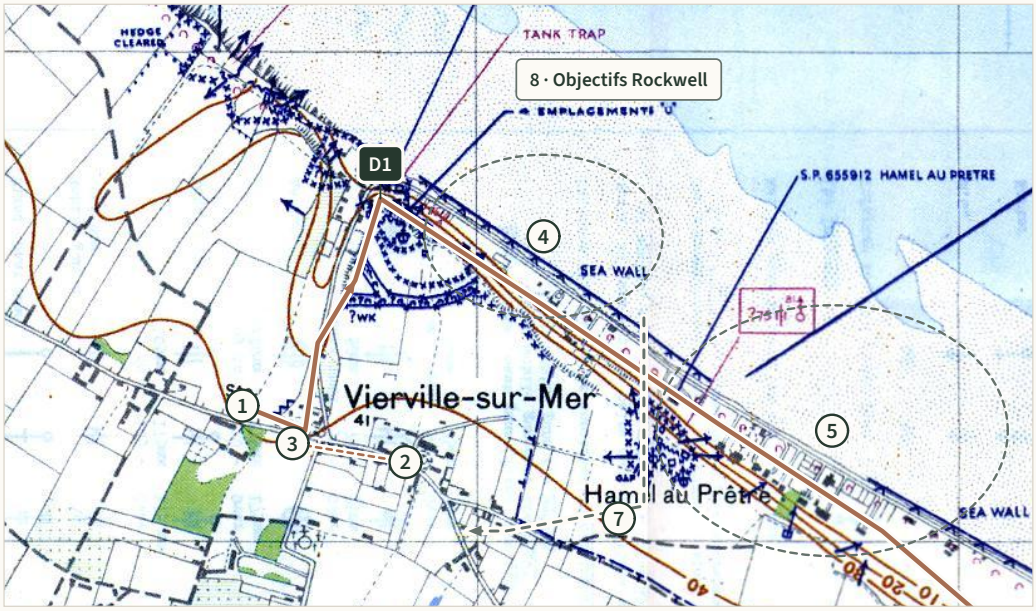
Trait continu : étapes décrites, tracé restitué de principe. Ellipse pointillée : secteur approximatif.

Feuilles GSGS 4490 n° 79 et 80 · 15 et 18 février 1944 · Dossier 121. Échelle du document original : 1:12 500, reproduction réduite. Nord de la grille vers le haut.

CARTOGRAPHIE

Les parcours à Vierville

Fond militaire de février 1944 · Repères ajoutés pour cette édition



1 Gare : Louis Coliboeuf et ses deux fils. **2** Logement de Michel Hardelay dans le bourg. **3** École : Victorine Houyvet.

4 Slaughter et **5** Shepard / LCI 92 : secteurs approximatifs du 6 juin.

7 Walker : montée de la falaise, puis direction Vierville, le 6 juin. Pointillé gris : direction décrite, chemin exact inconnu.

8 Rockwell : chalands destinés à Dog Green / Dog White ; ce repère ne fixe pas la position d'un navire.

7 juin Coliboeuf : gare, carrière (non localisée ici), D1, puis rivage. Hardelay : logement → école → retour (liaison pointillée).

Les repères du bourg désignent des quartiers, à environ 80–100 m près. Le logement Hardelay est distinct de la villa du front de mer.

Feuilles GSGS 4490 n° 79 et 80 · 15 et 18 février 1944 · Dossier 121. Échelle du document original : 1:12 500, reproduction réduite. Nord de la grille vers le haut.

CHAPITRE 01

La nuit sur la mer et dans les maisons

Le dimanche 4 juin, Michel Hardelay a commencé à creuser un abri dans son jardin. La tranchée devait accueillir sa mère, leur employée de maison et lui. Il avait prévu des marches à chaque extrémité, des mottes de gazon sur les côtés et une profondeur suffisante pour les protéger. Le travail n'était pas terminé lorsque la nuit du 5 au 6 juin est arrivée.

Hardelay craignait surtout les bombardements qui pourraient précéder l'assaut. Il avait entendu les conseils de la radio anglaise. Il n'avait ni la date ni le lieu des opérations.

Dans les récits recueillis, les jours qui précèdent le 6 juin sont encore occupés par des tâches ordinaires. On travaille, on prépare les repas, on écrit aux siens. Les militaires assurent leurs quarts et vérifient leur matériel. La connaissance de ce qui vient est très inégale. Un équipage attend un ordre de départ ; une famille reconnaît un bruit inhabituel ; un soldat allemand pense qu'il subit peut-être un nouvel exercice d'alerte. Pour suivre cette nuit, il faut garder à chacun ce qu'il pouvait savoir.[1]

Le jardin de Michel Hardelay

À Vierville, le dimanche a été celui des premières communions. Raymonde Hue, qui a douze ans, a reçu une bicyclette bleue. Des parents ont obtenu l'autorisation de pénétrer dans la zone côtière interdite pour assister aux cérémonies. Les repas ont permis de retrouver, exceptionnellement, du pain blanc et quelques friandises. Le lendemain, on en termine les restes.

Hardelay a choisi de consacrer une partie de ce dimanche à son abri. Son voisin, le maire Fernand Leterrier, s'est approché du muret pour lui demander ce qu'il faisait. Dans le souvenir de Hardelay, l'éventualité d'un débarquement ici ne convainc pas le maire. La proposition de prolonger la tranchée pour accueillir deux personnes de plus reste sans suite. Hardelay poursuit seul et n'achève qu'une petite partie de l'ouvrage.

Le soir, il faut encore arroser les légumes. Chaque propriété possède son puits et sa pompe ; l'eau se transporte. Hardelay passe au poulailler et ramasse les œufs. Ces occupations ne suspendent pas la guerre. Elles se font dans un village où les réquisitions règlent une part du travail et où les défenses de la plage ont déjà entraîné la destruction de maisons.

La sienne est de celles-là. La semaine précédente, il a participé à l'équipe chargée de démolir sa propre villa. Il cherche à limiter les dommages sur une partie récente, construite en béton, que les moyens disponibles ne permettent pas de détruire facilement. Le lundi, il descend porter une corde destinée à déplacer des poutres. Il remarque l'absence de gardes à des endroits où il avait l'habitude d'en rencontrer. Il relève aussi une interruption inhabituelle dans l'arrivée des ordres de réquisition à la mairie.

Ces observations ont pris du relief dans son récit. Elles ne lui fournissent pourtant pas une explication. À la radio, les messages personnels deviennent nombreux. Hardelay les écoute sans en connaître le sens. Il en retient seulement que de grandes opérations semblent proches. Avant de se coucher, il compte encore terminer son abri le lendemain.[1]



Fig. 1 30 juin 1943

La descente de Vierville et le mur antichar, photographiés avant le Débarquement. Au fond apparaissent le château et le manoir de Than, selon la légende du fonds.

Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné

À bord du LCI 92

Sur l'autre rive de la Manche, les équipages ne disposent pas tous des mêmes informations. À bord du LCI 92, un bâtiment de débarquement d'infanterie armé par les gardes-côtes américains, Seth Shepard observe les derniers préparatifs. Il est photographe de combat. Le récit qu'il laissera est daté du 25 juin 1944, à Plymouth, moins de trois semaines après les événements.

Dans les jours précédant le départ, les permissions ont été supprimées. Les hommes ne peuvent plus quitter librement le navire ni parler aux personnes présentes sur les quais. Le commandant travaille à ses cartes et à ses instructions. Les consignes indiquent qu'il faut pouvoir appareiller rapidement. Shepard remarque que, lors de la dernière soirée avant l'arrivée des troupes, davantage de marins écrivent à la grande table du poste d'équipage. Certains envoient de l'argent chez eux.

Les soldats embarqués occupent bientôt les ponts et les couchettes disponibles. Shepard se souvient de lecteurs, de joueurs de cartes, d'hommes qui entretiennent leurs armes et d'autres qui dorment. Un marin retrouve un soldat de sa ville ; leur conversation les ramène au Texas. Les échanges restent ceux d'hommes réunis pour une traversée dont ils connaissent maintenant l'importance, sans savoir ce qui les attend au débouché des rampes.

Le départ interrompt le repas du soir. Le navire rejoint les autres bâtiments. À mesure qu'il gagne la mer, les repères familiers du port s'éloignent. Les quarts organisent la nuit à bord. Le mouvement du bâtiment, le vent et le froid entrent dans le récit de Shepard bien avant les tirs. Il décrit une mer grise et des hommes qui cherchent à se reposer lorsque leur service le permet.

Avant de s'endormir, il regarde une lampe se balancer devant les couchettes. Ce détail demeure dans sa mémoire au même titre que les ordres et les mouvements du navire. Il dort ensuite jusqu'au branle-bas de trois heures. Sa fonction est précise : il devra photographier. Son appareil et ses pellicules l'accompagneront lorsqu'il remontera sur la passerelle.[2]

La gare des Coliboeuf

À Vierville, Louis et Jeanne Coliboeuf habitent avec quatre de leurs enfants dans l’ancienne gare. Le petit train ne circule plus. Le bâtiment conserve ses quatre pièces et son auvent, mais il possède aussi un espace qui va devenir essentiel : une cave sous une partie de la construction.

Louis remplit plusieurs fonctions dans la commune. Il est cantonnier, garde-champêtre et sonneur. Jeanne s’occupe notamment des colis et des billets des rares voyageurs. Elle est aussi recherchée pour sa cuisine. Avant la guerre, elle a travaillé au château de Vierville ; on continue de faire appel à elle pour les noces, les baptêmes et les communions.

Cette nuit-là, elle termine justement un repas dans une ferme. Après avoir accommodé les restes des repas précédents, elle nettoie et range ses ustensiles. Elle quitte les lieux vers trois heures et demie, selon le récit conservé. À l’intérieur, les conversations et les chants lui ont masqué une partie des bruits du dehors. Une fois sortie, elle perçoit quelque chose de différent.

Elle connaît les passages d’avions et les grondements lointains. Ce qui la retient est un martèlement nouveau, entendu par intermittence. Elle rentre à la gare et réveille son mari au lieu de se coucher. Louis sort à son tour. Le récit lui prête cette conclusion : « Ce sont des bateaux et ils sont nombreux. »

Cela ne permet pas encore de savoir où ils vont. Louis réveille les enfants. Ils doivent s’habiller et préparer de petites valises avec le nécessaire. À cet instant, le Débarquement est une hypothèse dont ils cherchent les signes depuis leur maison. Il faut être prêt à partir ou à se protéger, avant de savoir quelle décision sera la bonne.[3]



Fig. 2 Vers 1947–1948

La famille Coliboeuf photographiée après la guerre. Ce portrait familial est postérieur aux journées de juin 1944 évoquées dans les témoignages du fonds.

Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné

Les couchettes du WN 62

Plus à l'est, au-dessus de la plage de Colleville, Franz Gockel appartient à la garnison du WN 62. Ce sigle désigne un point d'appui allemand, avec des emplacements de tir, des abris et des liaisons. Gockel a dix-huit ans. Il est sur cette côte depuis plusieurs mois et son poste fait partie du dispositif de l'armée d'occupation.

Il décrit les travaux qui ont précédé le Débarquement. On creuse, on renforce les positions, on cherche à relier les abris aux armes. Tout n'est pas achevé. Un tronçon de tranchée reste à ouvrir. Le terrain est dur ; la progression se mesure à quelques mètres. Les gardes se succèdent pendant que les travaux continuent.

Dans l'abri, la soirée retrouve ses habitudes. Des hommes relisent des nouvelles de chez eux ou écrivent des lettres. Quelques-uns jouent aux cartes. Un vieux gramophone passe les mêmes disques. Il n'y a plus de lumière électrique depuis des semaines ; des bougies et des lampes à huile éclairent faiblement les couchettes superposées.

Gockel revient de garde et veut dormir avant son prochain tour. Les hommes gardent leur tenue et placent leurs bottes à portée de main. Avec un camarade, il souhaite surtout ne pas être réveillé par un nouvel exercice d'alerte. Ils ont été fréquents les jours précédents. Il retire son manteau et ses bottes et s'endort.

Dans son récit, le cri d'alerte le tire du sommeil vers une heure du matin. Certains hommes tardent à se lever, persuadés qu'il s'agit encore d'un exercice. Le sous-officier Förster intervient et les fait sortir. Les armes sont approvisionnées. Les nouvelles reçues au poste évoquent des parachutages dans le Cotentin et l'approche de navires. Devant le WN 62, pourtant, la mer paraît encore vide.

L'attente se prolonge dans le froid. Gockel se souvient de leur léger treillis de travail, conservé parce que les terrassements devaient reprendre le lendemain. Le cuisinier distribue du vin chaud. Depuis son emplacement, le jeune soldat peut préparer son arme et attendre les informations qui lui parviennent. Il ne voit pas encore la flotte dont on lui parle.[4]

La fenêtre au nord

Michel Hardelay et sa mère ont passé une partie de la soirée dans le jardin. Les bruits d'avions et d'explosions se sont ajoutés aux sons habituels de la nuit. Dans son souvenir, des projecteurs allemands éclairent de petits points blancs qui descendent lentement. Il les identifiera comme des tracts appelant la population à s'éloigner du littoral.

Avant de gagner sa chambre, il regarde par une baie tournée vers le nord. La mer se distingue un peu de l'obscurité environnante. Sur la crête, une sentinelle se tient immobile. Hardelay entend toujours un bruit lointain. Il se couche sans se déshabiller entièrement et s'endort.

Un avion puis des explosions le réveillent. Il place cet épisode vers trois heures. Des bombes sont tombées près de la falaise. Il s'habille complètement, avertit sa mère et leur employée de maison et leur demande de se tenir prêtes. Il retourne ensuite observer à intervalles réguliers. L'abri inachevé est tout proche, dans le jardin.

Les heures restent incertaines. Les annotations du dossier ne permettent pas d'identifier sûrement les bombardements dont Hardelay a gardé le souvenir.[5]

Avant de distinguer les navires

À trois heures, selon son propre récit, Shepard se lève à bord du LCI 92. Il emporte son matériel. Au loin, il aperçoit des éclairs. Les silhouettes des autres navires se dessinent progressivement. L'attente se fait sur l'eau, parmi des bâtiments qui règlent leurs mouvements avant de prendre la direction de la terre.

Shepard remarque le vent dans le gréement et les changements du ciel. Il se souviendra d'un passage bref du gris au rose et au rouge, avant le retour de teintes plus froides.

Chez les Coliboeuf, les enfants sont habillés et les valises se préparent. Hardelay revient à sa fenêtre. Gockel reste près de son arme. Les heures données par ces témoins ne s'ajustent pas toutes entre elles. Le point commun est plus simple : à mesure que le jour gagne, les sons vont pouvoir être rattachés à des formes visibles.

La côte n'est encore, pour beaucoup de ceux qui arrivent, qu'une direction à suivre. Pour ceux qui l'habitent ou la défendent, la mer n'a pas encore livré toute l'étendue de ce qui approche. La nuit se termine sur cette différence de connaissance. Les navires vont apparaître ; chacun les regardera depuis sa place.[6]

CHAPITRE 02

Les premières approches

À l'aube, les témoins commencent à distinguer ce qu'ils avaient surtout entendu. Les habitants voient des navires depuis les hauteurs ou par l'ouverture d'un vallon. Les soldats qui arrivent par mer cherchent les repères appris à l'entraînement. Dans les positions allemandes, on reconnaît peu à peu une flotte dont le nombre ne correspond plus aux mouvements ordinaires du large.

Ces découvertes ne sont pas simultanées. Les bâtiments n'ont ni la même route ni la même mission. Les chars de Rockwell doivent arriver vers six heures et demie ; la péniche de Slaughter appartient à une autre vague ; le LCI 92 de Shepard approchera plus tard encore. Entre le premier regard sur la côte et l'arrivée au bord du sable, la situation peut changer. Il faut suivre chaque traversée jusqu'à son propre rivage.[7]

La mer entre les transports et la plage

Au large, les hommes quittent les grands transports pour les petites embarcations. Certains montent à bord avant que les bossoirs les descendent à l'eau. D'autres passent par les filets suspendus aux flancs des navires. Les procédés diffèrent selon les bâtiments. Dans tous les cas, le mouvement des bateaux rend la manœuvre difficile.

Il faut ensuite se rassembler. Les péniches tournent en attendant les autres éléments de leur groupe, puis gagnent la ligne de départ. Les plans ont assigné à chaque unité une partie de la plage et un objectif à l'intérieur. Sur l'eau, les distances entre les embarcations, les retards et le courant commencent déjà à modifier cet ordre.

Le littoral d'Omaha n'offre pas partout les mêmes possibilités. À l'ouest se trouvent les accès de Vierville ; plus à l'est, ceux de Saint-Laurent, du Ruquet et de Colleville. Entre eux, des pentes, des falaises et des positions défendues. Reconnaître une vallée ou un groupe de maisons doit permettre de retrouver son secteur. Encore faut-il voir les repères et corriger la dérive pendant l'approche.

Le courant porte des embarcations vers l'est. La fumée et la brume compliquent la reconnaissance. Une formation peut se séparer, une péniche suivre un repère trompeur ou aborder à distance de son objectif. Pour un soldat serré parmi les autres, une faible visibilité laisse peu de moyens de vérifier la route. Le pilote et les bâtiments de contrôle ont une responsabilité que les passagers peuvent difficilement partager.[7]

Les chars restent à bord

Le lieutenant Dean Rockwell commande un groupe de chalands transportant les chars amphibies du 743e bataillon. Ces chars possèdent une jupe de flottaison et des hélices qui doivent leur permettre de rejoindre la terre après une mise à l'eau au large. Le plan suppose que l'état de la mer autorise cette traversée.

Rockwell voit une mer qui ne lui paraît pas permettre de l'exécuter ainsi. Dans son rapport du 14 juillet, il indique avoir joint le capitaine Elder par la radio des chars à cinq heures cinq. Les deux hommes conviennent de conserver les chars à bord et de les transporter jusqu'à la plage. Le rapport du LCT 590 consigne également l'ordre de poursuivre vers le rivage avec les chars.

Cette décision change la tâche des équipages. Le chaland ne s'arrêtera pas au point prévu pour lancer son chargement. Il doit avancer davantage, s'échouer suffisamment près de la terre et permettre aux véhicules de sortir par sa rampe. La possibilité d'aider l'infanterie dépend donc encore de la navigation d'un navire et de son arrivée au bon endroit.

Les pièces conservées ne donnent pas toutes la même heure pour le mouvement final vers la plage. Le rapport de Rockwell situe le virage à cinq heures quarante ; celui du LCT 590 à cinq heures quarante-cinq. Le récit de David Howarth en propose une autre. Il n'est pas nécessaire de ramener ces indications à une minute unique pour comprendre la décision. Les documents concordent sur l'essentiel : les chars sont gardés à bord et les chalands doivent les conduire à terre.[8]

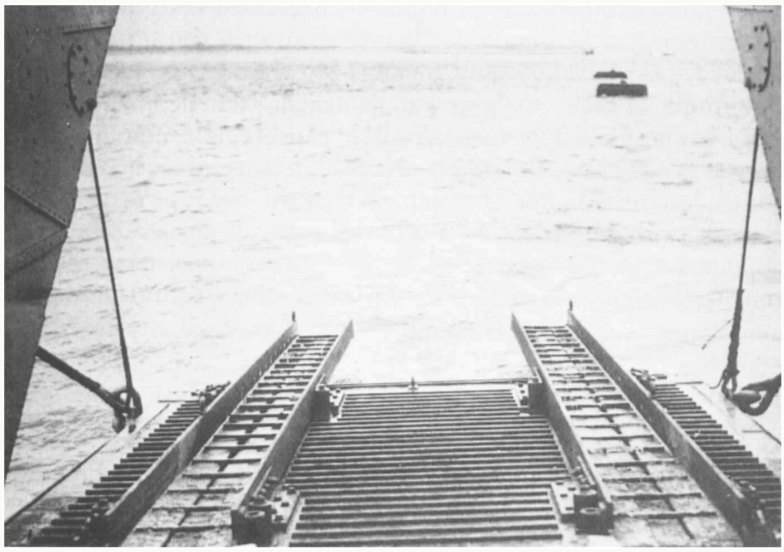


Fig. 3 Date non précisée

La rampe spéciale d'un chaland de débarquement LCT équipé pour mettre à l'eau des chars amphibies, telle qu'elle est présentée dans le fonds Yves Cordelle.

Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné

Une côte difficile à reconnaître

Dans Six juin à l'aube, David Howarth raconte cette dernière approche de Rockwell.

Dans ce récit, la fumée masque une grande partie de la côte. Le haut des falaises reste visible, mais les détails nécessaires pour reconnaître l'emplacement d'arrivée disparaissent. Une éclaircie dans la fumée découvre brièvement un débouché et des villas. Rockwell comprend qu'il a été déporté vers l'est et corrige sa direction.

À l'approche, une plage peut sembler calme tout en restant défendue. Des maisons ruinées, des herbes qui fument ou l'absence d'hommes visibles ne prouvent pas que les armes ont été détruites. Depuis un navire, l'observation donne un état de la surface. Les abris et les emplacements de tir n'en livrent pas forcément l'occupation.

Au-dessus de la villa Hardelay, le point d'appui WN 70 était encore en construction. La présence effective d'un canon de 75 mm reste incertaine. Je n'ai aucune photo de ce canon hypothétique. Aucun témoignage des

soldats passés par là ne permet non plus, dans les documents réunis, de trancher la question.[9]

Slaughter dans la petite péniche

Le sergent J. R. Slaughter appartient à la compagnie D du 116e régiment. Depuis l'Empire Javelin, il a pris place dans une péniche britannique. Les hommes ont retrouvé l'emplacement attribué pendant les exercices. La mise à l'eau les a aussitôt placés dans une mer qui frappe l'embarcation et entre par paquets.

Les pompes ne suffisent pas. Les soldats utilisent leurs casques pour écoper. Slaughter cherche à se protéger dans une housse destinée aux attaques par les gaz ; il s'y sent étouffer et souffre du mal de mer. Il décrit le froid et l'eau qui traverse les vêtements. Le bruit du moteur couvre une partie des sons et rend la conversation difficile.

Il se souvient d'abord du sentiment de sécurité donné par l'armada. Les avions passent au-dessus des embarcations ; les navires tirent vers la terre. La puissance rassemblée paraît devoir écraser les défenses. C'est une impression qu'il rapporte après coup, avec la connaissance de ce qui a suivi. Au moment de l'approche, il cherche aussi, très simplement, à sortir de cette péniche où il est malade.

Des hommes flottent encore après le naufrage d'une autre embarcation. La sienne en recueille trois, selon son récit. Les autres restent dans l'eau faute de place. Slaughter ne se rappelle ni leur unité ni depuis combien de temps ils attendent. Le sauvetage interrompt la marche vers la plage ; il en tirera plus tard des réflexions sur le hasard qui l'a maintenu en vie.

La côte se rapproche. Des obus tombent autour de la péniche et dressent des colonnes d'eau. Slaughter hésite lui-même sur l'heure de son arrivée, qu'il place vers sept heures. D'autres embarcations ont déjà abordé. Son trajet ne décrit donc pas l'état du rivage découvert par les toutes premières vagues.

Dans le dialogue qu'il rapporte, le marin veut abaisser la rampe alors que la péniche est encore loin du rivage. Le sergent Willard Norfleet exige qu'il poursuive. Le chargement des hommes rend la distance à parcourir dans l'eau particulièrement dangereuse. Slaughter lève la tête malgré les

consignes et voit une autre péniche atteinte par les tirs. Son propre désir s'est réduit à peu de mots : « Ce que je voulais, c'était la terre ferme. »[10]

Depuis le WN 62

À Colleville, Gockel a d'abord pris les ombres du large pour des patrouilles allemandes. Leur nombre et leur taille l'obligent à abandonner cette explication. Les silhouettes se multiplient. La mer qu'il a observée pendant ses gardes présente maintenant un mouvement qu'il ne peut plus confondre avec l'ordinaire.

Devant son arme, il vérifie les bandes de cartouches. Son emplacement possède plusieurs ouvertures tournées vers la mer. Les bombardements le poussent à se protéger sous le socle de la mitrailleuse. Il se souvient de la poussière dans les yeux et le nez, du sable sous les dents et des secousses.

Dans son souvenir, les navires deviennent progressivement plus distincts. Il rapporte qu'ils avaient compté sur une arrivée à marée haute et qu'il est surpris par l'étendue de sable découverte.

Gockel écrit aussi qu'il faut attendre que les embarcations soient assez proches pour utiliser les armes dont ils disposent. Ce temps d'attente est celui d'un soldat chargé de s'opposer au débarquement. Les hommes qui viennent vers lui observent le même rivage depuis l'autre direction, avec des repères différents. Entre ces positions et les péniches, la plage reste encore à traverser.[11]

Les habitants voient la flotte

À Vierville, Hardelay regarde toujours depuis sa maison. Dans son souvenir, la brume se déchire et lui révèle un très grand nombre de bateaux. Il appelle sa mère et ses voisins. Ceux-ci avancent vers un endroit d'où la mer peut être vue et restent un moment à regarder.

Hardelay situe cette découverte au lever du soleil. L'ordre des événements reste pourtant incertain : les premiers tirs navals ont commencé avant celui-ci.

Les habitants regagnent ensuite leurs maisons. La mère de Hardelay prend ses bijoux et son argent et se dirige vers l'abri. Il la rejoint avec une

chaise. Avant de descendre les marches, il place des fagots en travers de la petite tranchée. L'ouvrage qu'il comptait finir sert dans l'état où il se trouve.

À l'ancienne gare, Louis Coliboeuf a lui aussi distingué des navires par l'ouverture du vallon. Il rassemble d'abord sa famille dans une tranchée encore peu profonde près du bâtiment. Des morceaux de pierre tombent dans leur tranchée après les coups sur le château. Ils décident de gagner la cave. Le chien et le cochon restent dehors.[12]

L'approche plus tardive du LCI 92

À bord du LCI 92, Shepard a observé le jour gagner sur la nuit avec son appareil à portée de main. À cinq heures cinquante, selon son récit, les bâtiments de sa flottille se sont formés en deux colonnes et ont pris la direction de la terre. La côte est encore voilée. Son navire n'abordera pas avec les premières vagues.

Vers huit heures, lorsque son bâtiment approche de la plage, la bataille dure déjà. Shepard peut maintenant reconnaître des péniches endommagées, des hommes cherchant un couvert et des maisons détruites ou en feu. Il voit le LCI 91 brûler en avant de leur route. Ce qu'il découvre est très différent de l'apparence tranquille décrite dans le récit de l'arrivée plus précoce de Rockwell.

Les rampes ont été préparées. Shepard décrit l'attention croissante des hommes à mesure que les détails deviennent visibles. Lui-même doit trouver où se tenir pour travailler. Il distingue les obstacles de bois et d'acier et les explosions proches.

Il se place à bâbord, près du projecteur de signalisation, et se cale avec son appareil. Son récit est celui d'un homme qui a une fonction à remplir dans l'équipage. Il sait déjà que la plage reste défendue. Il ignore encore ce qui va arriver à son bâtiment.

Sur les petites péniches, sur les chalands à chars et sur les navires d'infanterie, les approches se sont donc succédé sans se ressembler. Les premières arrivées ont changé le rivage que verront les suivantes. Les habitants se sont mis à l'abri ; les défenseurs ont pris leurs postes. Il faut maintenant revenir aux premières vagues et suivre les hommes lorsque les rampes s'abaissent.[13]

CHAPITRE 03

Débarquer et survivre

La compagnie A devant Vierville

Le LCA de Jimmy Green s'arrête sur le fond. La rampe s'abaisse et le capitaine Taylor Fellers s'avance avec les hommes de la compagnie A du 116e régiment. Green les a transportés depuis l'Empire Javelin. Il doit maintenant les laisser poursuivre à terre, puis retourner vers les naufragés d'une autre embarcation de sa flottille. Depuis sa place de marin, il observe encore un débarquement qui garde quelque chose des exercices.

Les soldats sortent par files, encombrés d'armes et de matériel. L'ouverture est étroite et l'évacuation paraît longue à Green. Il voit Fellers atteindre le sable et commencer à rassembler ses hommes. Les coups de mortier se rapprochent. Le marin rend compte par radio de son arrivée, puis se prépare à repartir. Il dira expressément qu'il n'a pas vu mourir le capitaine.

Le souvenir de Green ne présente pas les mêmes premières secondes que d'autres récits de Dog Green. Il situe les tirs de mitrailleuses après la sortie de ses passagers. La synthèse de la première vague rassemble au contraire des souvenirs de balles heurtant les rampes et frappant l'eau devant les hommes qui débarquent. Les péniches n'ont pas toutes touché au même instant ni exactement au même endroit. On ne peut donner à toute une compagnie la vue que Green a eue d'un seul bateau.

Pour les fantassins, la traversée commence souvent dans une eau bien plus profonde qu'espéré. Des embarcations ont rencontré un banc de sable avant le rivage. Il reste des dizaines de mètres à parcourir dans les chenaux, puis sur la plage découverte. Les vêtements mouillés pèsent ; le chargement ralentit des hommes que la traversée a déjà affaiblis. Certains passent par les côtés des péniches ou s'enfoncent momentanément sous l'eau pour échapper aux tirs.

La compagnie A subit de très fortes pertes et ne peut mener l'assaut prévu vers la sortie de Vierville. Des survivants demeurent près de l'eau et

remontent avec elle. D’autres cherchent à atteindre la digue. Pendant ce temps, Green aperçoit les signes de marins dont l’embarcation a été détruite après avoir transporté des Rangers. Il revient les prendre, dont un blessé soutenu par ses camarades, puis repart vers les hommes restés en mer après le naufrage du LCA 911. La mission de transport se prolonge en sauvetage, dans les deux sens du trajet.[14]



Fig. 4 6 juin 1944

Des soldats américains quittent un chaland des gardes-côtes et avancent dans l’eau vers Omaha. Devant eux, des hommes sont déjà couchés près du rivage, sous les tirs.

NARA — 26-G-2343 — Robert F. Sargent

Le passage de Slaughter

Lorsque Slaughter quitte sa péniche, d’autres hommes sont déjà dans l’eau. Sa compagnie D du 116e porte des armes lourdes et leurs accessoires. Le sergent, qui a surtout voulu jusqu’alors en finir avec le mal de mer, doit choisir le moment de sauter. La rampe se soulève et retombe avec les vagues. Les hommes sortent deux par deux. Il se souvient d’avoir hésité, conscient de retenir ceux qui attendent derrière lui.

Une fois dans l’eau, il gonfle sa ceinture de sauvetage et aide Ernest McCanless, qui a conservé une boîte de cartouches de mitrailleuse. Autour d’eux flottent des corps. Certains hommes cherchent à se faire

oublier en suivant le mouvement des vagues. Slaughter croit reconnaître Richard Gomez parmi les morts. Il apprendra plus tard que Gomez a survécu. Même à quelques mètres, avec un nom à l'esprit et un visage qu'il pense connaître, il a pu se tromper.

Il reste d'abord près des obstacles. Une grosse pièce de bois lui offre la perspective d'un couvert, jusqu'à ce qu'il remarque la mine qui y est attachée. Il change de place. À proximité, un homme essaie de franchir la plage et tombe ; un infirmier qui intervient est touché à son tour. Slaughter gardera le souvenir des deux blessés allongés l'un près de l'autre, sans pouvoir leur porter secours.

La marée réduit l'espace disponible. Slaughter ne sait plus combien de temps il a passé dans l'eau. Il place son débarquement vers sept heures et son passage vers le haut de plage environ une heure plus tard. Il demande à Walfred Williams de le suivre. Celui-ci porte encore le trépied de la mitrailleuse. Sal Augeri et McCanless les rejoignent. Il faut parcourir une centaine de mètres, courbés, avec les chaussures pleines d'eau et le tissu lourd de l'uniforme collé au corps.

Slaughter trébuche dans une flaque. En retrouvant son équilibre, il presse involontairement la détente de son fusil et manque de se blesser. Il continue jusqu'au petit talus. C'est là qu'il se retourne vers les navires. Il peut enfin retirer son blouson, étendre son imperméable et nettoyer son arme. Il découvre des trous de balles dans ses vêtements, qu'il n'avait pas remarqués pendant sa course.

Au pied de la pente, son groupe retrouve des isolés. Une équipe de la compagnie H possède une arme incomplète ; Williams a le trépied qui lui manque. En réunissant ce qu'ils ont gardé, les hommes mettent une mitrailleuse en batterie. Leurs projectiles ricochent contre une position bétonnée. Après quelques rafales, l'arme s'enraye. Ils se retirent avant la riposte. Slaughter ne revendiquera aucun résultat décisif pour ce tir : il aura surtout été, pour eux, la première occasion de répondre.[15]

Ceux qui ne peuvent plus avancer

Le lieutenant Bob Edlin, de la compagnie A du 2e bataillon de Rangers, arrive lui aussi devant une étendue d'eau que sa péniche ne peut franchir davantage. Elle a touché un banc de sable. Les hommes descendent sur les côtés de la rampe pour éviter d'être écrasés par son mouvement. Edlin voit des soldats du 116e flotter avec leur paquetage ; d'autres restent couchés derrière les obstacles. Il poursuit vers le muret du front de mer.

Il tente de remettre en marche les hommes qu'il rencontre. Leur immobilité ne lui en donne pas toujours la raison. À une vingtaine de mètres du muret, une balle le frappe à la jambe droite. Son fusil tombe devant lui. Il rampe pour le reprendre et, lorsqu'il essaie de se relever, il est atteint à l'autre jambe. Son trajet se réduit à la distance qu'il peut encore gagner sur les mains et les genoux.

Un peu plus loin, il distingue Butch Bladorn, un Ranger du Wisconsin. Il lui demande de se lever, puis se rapproche pour le faire partir. Il découvre alors la blessure qui le retient au sol. Edlin a d'abord pris pour un refus d'avancer ce qui était une incapacité physique. Il croit ensuite que Bladorn ne survivra pas. Là encore, la suite démentira ce qu'un homme pouvait conclure sur la plage : Bladorn rentrera et deviendra fermier.

Edlin perd connaissance, puis aperçoit un sergent abrité contre le muret. Celui-ci vient le chercher en rampant et le tire jusqu'à la protection des pierres. Un infirmier intervient. Le lieutenant peut encore donner des instructions aux Rangers réunis auprès de lui et les pousser à poursuivre. Il entend des appels et des coups de feu plus haut, sans pouvoir suivre ceux qui quittent leur abri.

Il rassemble ensuite les blessés et leur fait garder leurs armes à portée. L'entraînement lui a appris à attendre une contre-attaque. Elle lui paraît possible sans qu'il sache ce que les autres unités ont accompli. En regardant vers la mer, il finit même par croire que le débarquement a été abandonné. Un officier qui se présente comme colonel de la 29e division lui apporte des nouvelles plus rassurantes. Edlin était demeuré sur la plage pendant que le combat changeait autour de lui. Son absence d'informations avait pris la forme d'une défaite déjà consommée.[16]



Fig. 5 6 juin 1944

Un auxiliaire sanitaire du 3e bataillon du 16e régiment soigne des hommes blessés pendant le débarquement. Les soldats se sont regroupés sur une étroite bande d'Omaha, au pied de la falaise.

NARA — 111-SC-189925-S — Taylor

Les chars et les brèches

Les chars que Rockwell a gardés sur leurs chalands arrivent devant Vierville avec leurs équipages à l'intérieur. La décision de les conduire jusqu'à la plage leur a épargné une longue navigation autonome. Elle ne garantit pas le dernier passage. Un char peut encore rencontrer une profondeur excessive en quittant la rampe. Un autre peut être atteint avant d'avoir gagné le sable. Les équipages doivent commencer leur combat dès la sortie du bâtiment qui les transporte.

Sur la plage, des Sherman tirent en restant partiellement dans l'eau. D'autres se déplacent entre les obstacles ou s'immobilisent, chenille endommagée. Ils cherchent des embrasures et des armes dont les fantassins subissent le feu sans toujours pouvoir les repérer. Les tirs des chars attirent en retour l'attention des défenseurs. Un blindé qui sert momentanément d'abri à des hommes peut devenir une cible autour de laquelle il est dangereux de rester.

Au même moment, des sapeurs et des marins ont une tâche qui les oblige à s'attarder là où l'infanterie cherche à passer au plus vite. Les équipes de

la Special Engineer Task Force doivent ouvrir des couloirs dans les obstacles. Les sapeurs de l'armée et les hommes des unités navales de démolition portent des explosifs ; des réserves sont placées sur des canots gonflables. Il faut fixer les charges, mettre les hommes à distance, faire sauter les obstacles et signaler le passage aux bâtiments qui suivront.

Le groupe de brèche numéro 1 a été déporté jusqu'à la limite de Dog White et de Dog Red. Il commence par les grands éléments métalliques qui seront submergés les premiers. Les hommes passent ensuite aux pieux, aux rampes et aux hérissons. Les mines fixées sur le bois imposent un travail particulier : détruire un support sans traiter sa mine pourrait laisser dériver avec elle une pièce devenue flottante.

Des fantassins arrivent et s'abritent contre les obstacles que le groupe prépare à détruire. Les deux missions se gênent au même endroit. Il faut les faire partir avant la mise à feu. Ils aident à emporter des sapeurs blessés hors de la zone. Le couloir est finalement ouvert, mais les récits du fonds divergent sur l'efficacité de son balisage. Pour les bâtiments qui approchent, un passage qu'on ne distingue pas reste difficile à utiliser.

Ailleurs, des équipes sont en retard, dispersées ou privées de leurs réserves. L'eau recouvre progressivement le chantier. Les tankdozers qui devaient déplacer les obstacles n'arrivent pas auprès des groupes qu'ils devaient soutenir. Les survivants gagnent le talus, installent les blessés comme ils peuvent et doivent attendre que la mer leur rende du terrain. Les obstacles demeurés en place continuent ainsi à décider de l'arrivée des hommes, longtemps après la première vague.[17]

Devant Les Moulins et Le Ruquet

À Saint-Laurent, devant Les Moulins, les positions allemandes dominent également les arrivées. Les compagnies du 116e n'ont pas retrouvé les secteurs qui leur étaient assignés. Une partie de la F a touché plus à l'ouest ; des hommes de la G sont venus de ce côté après avoir manqué Dog White. La compagnie E, attendue devant Saint-Laurent, s'est en grande partie retrouvée vers Colleville. Les voisins prévus sur les cartes ne sont plus ceux que les hommes rencontrent sur le sable.

Les survivants de la F se rassemblent contre le banc de galets, devant un cordon de barbelés et des positions encore actives. Leur capitaine,

Callahan, est sans radio. Il est grièvement blessé en essayant de désigner des objectifs à un char. La présence d'un blindé à proximité ne suffit donc pas à assurer l'appui attendu : il faut encore lui faire comprendre d'où vient le feu et pouvoir l'atteindre sans être touché.

Les galets offrent une protection contre les tirs tendus, mais les mortiers y portent toujours. Les armes individuelles ont reçu de l'eau et du sable. Il faut les nettoyer dans cet espace étroit, au milieu de ceux qui arrivent. Les groupes qui tentent de rejoindre leur secteur en longeant la plage se fractionnent contre les épis et les autres abris. Une compagnie peut perdre son ordre sans que tous ses hommes aient été atteints.

Plus à l'est, vers Le Ruquet, les conditions changent sur de courtes distances. Quelques embarcations ont touché entre les points d'appui, assez loin de leurs armes principales. Des ruines procurent un couvert. Des équipes du génie ont pu dégager une partie des obstacles, sans obtenir partout les passages repérables qui étaient attendus. Cette portion de plage recevra des arrivées de plus en plus nombreuses. Elle ne connaît pas pour autant une première matinée uniforme : certains bâtiments passent, d'autres sont touchés et doivent repartir.

Les hommes de la compagnie C du 116e interrogés par le lieutenant Shea ont, eux, débarqué très loin de leur objectif de Vierville. Une de leurs péniches a chaviré et perdu ses équipements d'assaut. Les survivants atteignent une petite paroi de soutènement en bois, puis sont rejoints par des Rangers, des sapeurs et d'autres fantassins. Leurs souvenirs permettent de suivre les pertes de matériel et le rassemblement contre cet abri. Ils ne donnent pas une heure certaine pour chacun de ces mouvements : une montre citée après la bataille ne suffit pas à remettre toutes les arrivées dans l'ordre.[18]

La plage sous le WN 62

Devant Colleville, les hommes des 16e et 116e régiments se retrouvent mêlés sur Fox Green. Ils ont parfois été portés très loin à l'est de leur secteur. Des équipages de chars amphibies ont disparu pendant la traversée ; les blindés parvenus à terre ne sont pas assez nombreux pour fournir partout l'appui prévu. Les points d'appui WN 61 et WN 62 gardent une partie de leurs armes et prennent sous leur feu les groupes qui traversent.

Au WN 62, Franz Gockel voit les hommes sortir des embarcations et chercher le talus. Il a subi les bombardements avant de reprendre sa place près de sa mitrailleuse. Il rapporte avoir tiré sur les bateaux de débarquement, puis avoir dû retirer une bande de munitions encrassée. Au moment où il la remet en place, son arme est frappée par des projectiles. Le sable qui bloque des fusils sur la plage peut également interrompre le tir d'une mitrailleuse dans un point d'appui.

Gockel décrit des armes voisines encore en action et des servants atteints. Un canon est mis hors d'usage par des coups qui pénètrent dans son ouverture. D'autres continuent. Son témoignage permet de suivre l'activité d'un poste, avec des interruptions, des changements d'arme et des pertes. Il ne donne pas à son auteur une connaissance complète de ce qui se déroule sur les autres points d'appui, ni un moyen de compter les victimes des tirs qu'il observe.

Pour les Américains arrivés au bord des galets, ce qui importe d'abord est de se soustraire aux armes qui battent le sable. Mais les explosions de mortiers atteignent cette levée et projettent des pierres avec les éclats. Le premier couvert de la plage ne constitue pas un abri durable. Les nouveaux arrivants viennent grossir les groupes déjà couchés, dont les chefs cherchent leurs hommes et les armes encore utilisables.

La mer monte devant Gockel. Il voit le trajet à découvert se raccourcir et les embarcations approcher davantage. Elle porte aussi des morts, des blessés et des débris jusqu'au rivage. Dans son récit, le combat semble par moments contenu devant son propre poste. Ailleurs, pourtant, des hommes atteignent des endroits moins directement battus. L'état de la plage ne peut plus se lire depuis une seule embrasure : des groupes

restent immobilisés sous Colleville tandis qu'à quelque distance d'autres ont déjà la possibilité de poursuivre.[19]

Le rapport du LCI 91

Le LCI 91 transporte deux cent un hommes, en plus de son équipage. Il amène du personnel du quartier général du 116e, des sapeurs et des hommes du bataillon naval de plage. Son commandant, Arend Vyn, rédige son rapport le 10 juin. À cette date, il ne possède pas encore un décompte exact des survivants. Il peut en revanche décrire les manœuvres qui ont conduit à la perte du bâtiment.

En approchant de Dog White, Vyn ne trouve pas le chenal balisé qu'il attend. Une petite ouverture entre les obstacles paraît encombrée par un véhicule amphibie coulé. Il échoue son navire vers sept heures quarante et fait conduire un cordage jusqu'à terre, entre les pieux surmontés de mines. Les soldats descendent par les deux rampes sous les tirs. Le cordage matérialise un chemin à suivre dans une eau où la marche est difficile.

Le débarquement prend du temps et la marée soulève le bâtiment. Vyn doit avancer pour le maintenir posé sur le fond, puis reculer lorsque les pieux lui interdisent d'aller davantage. Une mine explose près de l'avant bâbord. Le navire peut encore manœuvrer, mais une soixantaine de soldats restent à bord. Un signal demande l'assistance de petites embarcations. Aucune ne vient. Le commandant tente un second échouage, un peu plus à l'ouest.

Une partie des derniers passagers est en train de descendre lorsqu'un projectile frappe le milieu du bâtiment. Vyn pense à un obus de 88 mm ; il ne présente pas cette identification comme une certitude. Les réservoirs s'enflamment. La pression d'eau ne permet pas de maîtriser le feu. Il ordonne l'abandon. Des hommes passent par les côtés vers la plage ; un petit groupe est recueilli vers le large et deux soldats blessés sont amenés à terre sur un radeau.

Un soldat dont Vyn ignore le nom aide à évacuer les passagers et à rechercher ceux qui pourraient rester à l'intérieur. Les compartiments accessibles sont vérifiés. Les publications secrètes de communication sont emportées vers la mer ; les ordres d'opération sont détruits. Sur le

rivage, marins et soldats se retrouvent désormais parmi ceux qu'ils devaient seulement déposer ou soutenir. Leur navire reste derrière eux, en feu.[20]

Les hommes du LCI 92 sur les galets

Sur le LCI 92, Seth Shepard est encore installé avec son appareil près du projecteur de signalisation lorsque la première explosion le jette à terre. Une seconde secousse suit. À l'avant, des hommes ont été brûlés ou projetés hors de leur poste. Les rampes endommagées ne peuvent plus être abaissées. Le feu, les caisses et le matériel dispersé gênent la circulation. Le photographe, qui attendait de saisir l'arrivée, doit d'abord retrouver un passage sur son propre navire.

Il conserve dans son texte les noms des marins qu'il a vus et les gestes qu'il a pu reconstituer auprès d'eux. Raymond Macht éteint avec ses mains les cheveux de Martin Masariu. À l'arrière, les infirmiers Maleska et Hursey soignent des brûlés. Dans la machine, les hommes restent aux commandes pendant que la fumée les gagne ; les téléphones hors service ne leur permettent plus de savoir exactement ce qui se passe au-dessus. Ils doivent finalement sortir pour respirer.

Shepard essaie encore d'arroser l'avant. Le jet est devenu trop faible pour arrêter l'incendie. Caché par les parois et occupé à sa lance, il ne comprend que tardivement que l'équipage abandonne le bord. Il redescend chercher du matériel photographique, puis rejoint ceux qui gagnent l'eau. Son gilet le soutient ; ses chaussures et son casque le gênent. Il atteint les galets à bout de forces.

Le navire n'a pas retenu tous ceux que l'équipage croit disparus. Un marin projeté en mer, Lester Phillips, sera recueilli par un chaland. Shepard et ses camarades ne sauront ce qu'il est devenu que plusieurs jours plus tard. Le soir même, sur la plage, ils doivent vivre avec les absences qu'ils constatent et les nouvelles qui leur manquent. La liste de l'équipage ne s'est pas encore refermée.

Les rescapés rampent jusqu'aux pieux de soutènement. Le vent les refroidit dans leurs vêtements trempés. Lorsque le retrait de la mer rend le navire accessible, quelques hommes y retournent chercher des couvertures et des boîtes de soupe. Il faut ensuite s'éloigner de l'épave qui attire encore les tirs. Ils creusent dans les pierres et la terre pour améliorer leur protection. Ils voient passer des renforts et entendent les salves des bâtiments de guerre sans pouvoir prendre part à l'avance.

D'autres ont conservé leurs armes et cherchent déjà où repartir. Pour les blessés, les marins privés de leur bâtiment et les hommes qui ont perdu leur unité, débarquer se prolonge en attente. Ils sont à terre, mais pas encore dégagés du combat. Au-dessus d'eux, les pentes offrent désormais à certains groupes une issue qu'il faudra trouver, ouvrir et garder. Derrière, les galets restent occupés par ceux qui ne peuvent pas les suivre.[21]

CHAPITRE 04

Quitter la plage et rencontrer les habitants

Les passages dans la pente

Le capitaine Robert Walker a perdu le contact avec les autres hommes de son régiment après l'incendie du LCI 91. Il traverse la route et monte seul. Dans la pente, il trouve un fantassin américain mort, prend son fusil et son casque et poursuit vers le sommet. Il veut rejoindre Vierville, point de rassemblement du 116e régiment.

Un gémissement l'arrête. Un soldat allemand, blessé au ventre, demande de l'eau. La gourde de Walker est vide. Les deux hommes parviennent à se comprendre en allemand : il y a une source un peu plus haut. Walker la trouve, remplit sa gourde, redescend vers le blessé. Il revient une seconde fois lui remplir son quart avant de continuer. Dans le récit conservé, cet homme est le seul soldat vivant qu'il rencontre pendant son ascension. Il ne sait pas quels groupes montent ailleurs.

À quelques centaines de mètres, des fantassins de la compagnie C du 116e cherchent eux aussi une issue. Leurs souvenirs ont été recueillis par le lieutenant Shea. Au-delà de la murette, deux rangées de barbelés séparent les hommes du pied des hauteurs. Bedell et deux soldats commencent un passage. Tout près, sans qu'ils en aient immédiatement connaissance, un autre groupe prépare une perche explosive Bangalore.

La première tentative de mise à feu échoue. Le lieutenant Schwartz retourne vers la charge et intervient ; cette fois, les barbelés sautent. Les témoins ne retrouvent pas le nom du premier homme qui s'engage dans l'ouverture. Ils se souviennent qu'il est atteint et qu'il appelle au secours. D'autres passent derrière lui. Deux chemins distincts se rejoignent dans des tranchées peu profondes, puis une colonne se forme au pied de la pente.

Les hommes ne montent pas en courant. Ils avancent prudemment, attentifs à l'endroit où poser le pied. Les mines sont une menace qu'ils ne

peuvent apprécier d'ensemble. Les replis du terrain et les broussailles les dérobent par endroits aux défenseurs. Une pente qui paraissait entièrement offerte au tir, vue depuis les galets, comporte donc aussi des abris. Cela n'est découvert qu'en s'y engageant.

Des fantassins de plusieurs compagnies et quelques Rangers se mêlent à cette colonne. Leurs chefs n'ont pas une vue continue de la plage. Cota intervient auprès de groupes qu'il peut atteindre, les remet en mouvement et prend parfois lui-même la tête. D'autres petits groupes sont déjà partis sans qu'il les voie. Le passage vers le plateau se construit par ces initiatives voisines, souvent ignorantes les unes des autres.[22]

Au-delà de la crête

Les premiers hommes de Bedell débouchent près de pins bas qui leur serviront de repère dans leurs souvenirs. Ils n'aperçoivent aucune troupe devant eux et se croient les premiers arrivés. Cette impression renseigne sur ce qu'ils voient ; elle ne permet pas d'établir l'ordre de toutes les ascensions. Dans le même temps, des Rangers et des éléments dispersés du 116e passent par d'autres chemins.

Le plateau ne met pas fin aux tirs. Des mitrailleuses arrêtent la colonne. Trois Rangers partent par une haie et un fossé pour contourner une position. Plus tard, deux d'entre eux annoncent que le troisième a été tué. Lorsque le tir cesse de ce côté, les fantassins reprennent leur marche vers l'intérieur. L'arrivée en haut change la direction des combats, sans donner encore la liberté de circuler.

Bedell cherche la route de Saint-Laurent. Il rejoint en réalité le chemin du Hamel-au-Prêtre, qui lui permet d'entrer dans Vierville. Ses hommes situent leur arrivée au carrefour principal vers dix heures. Ils n'y voient pas les petits détachements qui ont traversé le village avant eux. Ils continuent vers Grandcamp, jusqu'aux dernières fermes, puis des tirs les couchent dans les fossés.

Les tentatives pour contourner ces défenseurs conduisent dans les champs du sud. Les haies y forment des obstacles épais, soutenus par des talus. Un homme qui se hausse pour voir au-delà peut se découvrir avant d'avoir reconnu un tireur. Les passages agricoles sont des endroits prévisibles où l'adversaire peut attendre. Les cartes et les photographies

étudiées avant le départ n'avaient pas donné aux soldats toute la mesure de ce terrain.

Deux éclaireurs essaient de franchir un champ. L'un est tué ; l'autre, mortellement blessé, reste hors d'atteinte jusqu'à la nuit. Schwartz est tué dans ces combats. Hawks et Bedell renoncent à pousser plus loin et cherchent à retrouver leur bataillon. Faute de liaison, ils organisent une position défensive. À proximité, les Rangers connaissent des arrêts comparables. Vic Miller termine le jour à l'ouest de Vierville, dans une tranchée qu'il creuse pour la nuit. Le village est derrière eux ; les chemins vers l'ouest restent fermés.[23]

La cigarette de Michel Hardelay

Dans son jardin, Michel Hardelay n'a rien vu de ces montées. Une explosion toute proche a soulevé poussière et débris au-dessus de son abri. Il a senti une brûlure au petit doigt et retiré de la terre un éclat encore chaud. La maison tient debout. Les murs entre les propriétés lui permettent de se déplacer en baissant la tête.

Deux Allemands traversent le jardin avec leurs armes et une boîte de munitions. Hardelay va vérifier les portes par lesquelles ils sont passés, puis remonte dans la maison. Depuis l'étage, il les distingue dans un champ en direction des hauteurs. Plus loin, des bateaux couvrent la mer. Il ne peut voir la plage, masquée par la crête, et ne sait toujours pas quelles troupes vont arriver.

Une accalmie lui permet de gagner le coin de l'épicerie Dumont. Dans la rue, une voiture hippomobile et ses chevaux morts gênent le passage ; des gravats occupent l'autre partie de la chaussée. Lorsqu'il se tourne vers le débouché du Hamel-au-Prêtre, un soldat est déjà devant lui. Celui-ci lui propose une cigarette en français.

Le Ranger se présente comme d'origine canadienne et dit que ses parents vivent à Nonancourt, dans l'Eure. La conversation est brève. Il repart vers l'ouest. Hardelay retourne montrer la cigarette à sa mère : « Ce sont les Américains qui nous libèrent. » Il situe la rencontre vers neuf heures vingt, après conversion de l'heure qu'il employait. Sa montre s'est arrêtée lors de l'explosion précédente ; la précision de cette estimation reste donc limitée.

La rue change rapidement d'occupation. Des prisonniers allemands sont contraints de dégager les chevaux morts. Deux soldats américains demandent à boire. Hardelay leur offre du cidre, mais doit d'abord en prendre une gorgée pour les rassurer. L'échange demande des gestes, quelques mots et la levée d'une méfiance dont les habitants ne connaissent pas encore les raisons.

Un voisin apporte les premières nouvelles des autres maisons. Certaines familles sont indemnes ; ailleurs il y a des blessés. À la boulangerie, une employée et le bébé qu'elle portait ont été tués. Le passage des Américains ne sépare donc pas une matinée de peur d'un moment où tous seraient sauvés. Il permet de sortir un peu, d'aller aux nouvelles, de découvrir aussi ce qui s'est produit à quelques portes de chez soi.[24]



Fig. 6 Date non précisée

La rue Pavée à Vierville, en direction du carrefour de la poste et de l'école. La boulangerie se trouve à gauche, selon la légende du fonds.

Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné

Des soldats aux portes des maisons

À l'école, Victorine Houyvet voit surgir un Américain dans l'encadrement d'une porte endommagée. Elle a trente et un ans et vient de passer la nuit sans dormir. Elle lève les bras, surprise. Selon son témoignage, l'homme tire vers elle ; un mouvement de côté lui permet d'éviter la balle, qui traverse vers la fenêtre opposée. Elle supposera qu'il l'a prise pour une Allemande. Le soldat ne lui a pas expliqué son geste.

« Ce n'était pas un premier contact agréable », dit-elle en racontant la scène. Elle rejoint sa collègue, se protège sous l'escalier, puis gagne la cave des voisins postiers. Après ce qui vient de se passer, les deux femmes n'osent pas se présenter aux nouveaux arrivants. Par une ouverture, elles voient des prisonniers conduits dans la cour de l'école. Leur champ d'observation reste celui d'une cave où elles cherchent avant tout à demeurer en sûreté.

Un autre Américain vient ensuite leur demander à boire. Il veut qu'elles goûtent avant lui, puis leur donne une savonnette et du chocolat. Houyvet place ces rencontres dans le jour du Débarquement, mais les heures et l'ordre détaillé de son récit ne permettent pas de les fixer avec certitude. La peur du premier échange et les gestes du suivant appartiennent l'un et l'autre à son souvenir de la libération.

À la ferme Dubois, sur la route de Grandcamp, la famille s'est mise sous un abri couvert où se trouvent aussi des Allemands chargés de chevaux. Des soldats ont été logés là par réquisition. La présence de ces hommes dans la cour expose les habitants lorsque les Américains arrivent. Janine, onze ans, se souvient que son père va prévenir les nouveaux venus que sa famille est à l'abri. Sa mère cueille une rose et l'envoie la porter à un soldat.

Une version publiée de cette rencontre évoque des tirs contre les ouvertures du pigeonnier, prises pour des meurtrières. Le récit de Janine diffère sur plusieurs détails et elle ne prétend pas connaître l'heure. Il faut laisser à chaque version sa place. Le geste de la rose n'efface ni les tirs à proximité ni l'incertitude sur la durée de la présence américaine. La famille a d'abord pensé à une opération de commando.

D'autres habitants restent longtemps éloignés de tout contact. Madame Ygouf passe le jour dans un fossé aménagé au fond du jardin, avec sa

famille, le personnel et les petits chiens. Ils sont dix. Elle a peu emporté, puisqu'elle demeure chez elle et pense revenir dans la maison quelques heures après. Bernard Lecornichon, neuf ans, est couché à l'abri d'un mur. Il gardera le souvenir d'un lourd éclat tombé près de la cheminée, à l'endroit où il s'asseyait d'habitude. À quelques rues de distance, les mêmes heures laissent ainsi des souvenirs très différents.[25]

Le clocher de Vierville

Au début de l'après-midi, des Américains tiennent le centre de Vierville. Ceux qui les observent depuis la mer ne le savent pas nécessairement. Les liaisons sont insuffisantes pour qu'une position occupée à terre soit aussitôt reconnue comme telle au large.

À treize heures cinquante, un message optique envoyé du bâtiment de débarquement 538 demande au destroyer Harding de détruire un clocher supposé servir d'observatoire d'artillerie. L'échange conservé montre les hésitations : s'agit-il de Vierville ou de Colleville ? D'où vient le renseignement ? Les réponses ne rétablissent pas de contact avec les soldats présents dans le bourg. L'autorisation est donnée de tirer pendant une minute.

Le rapport du Harding situe l'ouverture du feu à quatorze heures treize et indique quarante obus de 127 millimètres. Le clocher s'effondre. Dans le souvenir de Jeanne Coliboeuf transmis par Hardelay, la chute des cloches s'entend depuis la gare. Louis, son mari, est le sonneur du village. Ce qui faisait partie de leur travail quotidien disparaît au milieu du bombardement.

Les documents ne permettent pas de confirmer l'observatoire allemand qui a motivé le tir. Le rapport du navire affirme que tous les coups ont atteint leur but ; le timonier qui a transmis la demande en gardera une appréciation différente. L'église, le presbytère et une maison voisine sont touchés. Le dossier mentionne aussi des soldats américains atteints par des tirs de marine dans le village, sans permettre de rattacher sûrement toutes ces pertes à cette minute précise.

Hardelay avait placé la disparition de la flèche dans son récit du matin. La confrontation avec le compte rendu naval oblige à la reporter à l'après-midi. Dans les souvenirs, un édifice absent après la bataille peut

se trouver déjà absent au moment d'une observation antérieure. Ici, la correction change la chronologie de la journée : le clocher tombe alors que les premiers Américains sont depuis plusieurs heures dans Vierville.[26]

Faire passer les véhicules

Pendant que les fantassins traversent Vierville, les véhicules ne peuvent toujours pas emprunter sa descente. Le mur antichar barre la route au pied du vallon. Les hommes sont montés par les pentes ; les camions, les canons et les engins de déblaiement ont besoin d'une chaussée. L'ouverture du village et celle de son accès depuis la mer sont deux opérations distinctes.

Le colonel Ploger, du 121e bataillon du génie, a débarqué loin de l'emplacement prévu, avec des pertes, puis reçu un éclat dans la jambe. Il rassemble les sapeurs dispersés et recherche du matériel. Les premiers hommes n'ont porté que des charges limitées. Il faut récupérer des explosifs, retrouver les unités voisines et faire venir les bulldozers enfin débarqués.

Le sergent Dube arrive sur Dog White après une approche retardée. Son embarcation le dépose presque à sec. Il ne sait pas nager et mesure la chance de n'avoir pas dû descendre dans l'eau profonde avec son équipement. La mission préparée en Angleterre était de déminer des champs près du village. Devant le mur, un ordre nouveau lui est donné : reconnaître l'obstacle et préparer sa destruction.

Avec des volontaires, il traverse les barbelés et examine le passage ménagé dans la chicane pour les piétons. Des conducteurs amènent le TNT. Les sapeurs disposent les charges, préparent détonateurs et fils, vérifient que les hommes se sont éloignés. Ploger attribue à Dube une part importante de ce travail et rappelle la participation de plusieurs unités, dont le 147e bataillon du génie de plage.

La synthèse du dossier place l'explosion vers quinze heures. Dube la situe plus tard dans son souvenir. Les descriptions diffèrent également sur la quantité d'explosifs et sur les armatures du béton. Ces divergences empêchent de restituer un montage unique dans tous ses détails. Elles

n'enlèvent pas le résultat commun aux récits : une ouverture est pratiquée sur la largeur nécessaire à la route.

Les bulldozers reprennent aussitôt le travail. Il faut combler le fossé, pousser les fragments et dégager les bâtiments écroulés qui gênent encore la circulation. Faire sauter le mur ne suffit donc pas à rendre la montée utilisable. À quelques mètres des positions allemandes réduites au silence, les sapeurs transforment une brèche en passage. Les véhicules pourront rejoindre par cette voie des fantassins arrivés plusieurs heures avant eux.[27]



Fig. 7 7 juin 1944

Le bunker principal de Vierville, le lendemain du Débarquement. Les fragments du mur antichar détruit encombrent encore ses abords, sur l'accès entre la plage et le village.

Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné

Le Ruquet devient un passage

Plus à l'est, le vallon du Ruquet prend une importance qui dépasse son secteur initial. Des groupes débarqués entre les points d'appui allemands ont trouvé, eux aussi, des chemins vers le plateau. Le lieutenant Spalding monte avec une vingtaine d'hommes de la compagnie E du 16e régiment. La compagnie G, conduite par le capitaine Dawson, suit par un autre sentier. Une fois en haut, leurs directions se séparent : Spalding se porte contre le point d'appui WN 64, Dawson vers Colleville.

Spalding aborde les défenses par l'arrière. Des Allemands sortent de leur abri avec leurs blessés et se rendent. La position est neutralisée dans la matinée. L'autre côté du vallon reste à réduire. Des troupes nouvelles, des chars et les tirs des navires contribuent à cette opération. Les détachements isolés qui ont quitté les galets ne peuvent ouvrir à eux seuls une route pour les transports.

Wyman, adjoint du commandant de la 1re division, est venu à terre après avoir constaté depuis le large les retards et les obstacles au débarquement. Ses messages demandent des combattants et insistent sur les sorties de plage. Les nouvelles qu'il reçoit restent partielles. Il cherche des unités déjà engagées sur le plateau, sans pouvoir suivre exactement leurs déplacements.

Le 18e régiment arrive dans ce secteur. Le 115e, qui devait aborder devant Les Moulins, se présente également à l'est du Ruquet, la sortie prévue restant sous contrôle allemand. Les hommes de plusieurs bataillons se croisent et se gênent sur une plage rétrécie par la mer. Ils prennent les sentiers, montent en files et commencent à retrouver leurs directions dans la campagne. Les mines continuent de faire des victimes sur les côtés des passages.

À partir de midi, les engins du génie aménagent une piste dans la dune, comblent le fossé antichar et travaillent à la montée. Dans l'après-midi, la route conduit à une zone de rassemblement à l'est de Saint-Laurent. Le trafic s'y établit. Les unités qui ont perdu ou quitté leur accès prévu disposent enfin d'une voie pour progresser au-delà du rivage.

Le Ruquet devient aussi un lieu de commandement. Wyman s'installe dans un ancien abri allemand, puis Huebner le rejoint avant de déplacer son poste vers le haut du vallon. Les liaisons avec certaines unités s'améliorent. Elles ne donnent toujours pas une connaissance sûre de Vierville. À l'intérieur d'une même tête de pont, des chefs demeurent sans nouvelles les uns des autres.[28]

Saint-Laurent et Colleville au soir

Ouvrir le Ruquet ne signifie pas que Saint-Laurent est pris. Le bourg commande la circulation à l'intérieur. Les hommes du 116e qui sont montés entre les vallons ont rencontré une résistance qu'ils ne peuvent déborder facilement. Ceux du 115e, arrivés ensuite, doivent combattre pour l'église, les fermes et les rues.

Dans l'après-midi, les attaques rapprochent les compagnies du centre sans donner le passage espéré. Un char s'engage dans les rues, tire contre plusieurs positions, puis se retire après avoir été visé près du carrefour. L'artillerie américaine commence à disposer de pièces à terre, mais les haies et les maisons permettent toujours aux défenseurs de tenir des secteurs que l'on voit mal depuis les positions voisines.

Les pertes obligent à remplacer les unités engagées. Vers vingt heures, les hommes du 2e bataillon du 115e sont relevés devant Saint-Laurent après un combat coûteux. D'autres éléments ont contourné le bourg par le sud et barré la route de Formigny. Ils creusent pour la nuit. Le dessin des positions ne suit pas celui d'un village entièrement occupé : des détachements l'entourent tandis que la résistance se maintient à l'intérieur.

À Colleville, Dawson et sa compagnie ont atteint les premières maisons par l'ouest dans la matinée. Ils ont combattu pour avancer jusqu'à l'église. Des Allemands y tirent encore lorsqu'un petit groupe américain entre au début de l'après-midi. Un soldat américain est tué ; les défenseurs sont éliminés. Dawson est ensuite blessé à la jambe. Ses hommes se retranchent autour de l'église et des bâtiments voisins, avec des Allemands tout près d'eux.

Au large, le clocher est pourtant encore considéré comme un observatoire ennemi. Dans la soirée, deux tirs du Harding frappent ce secteur où se trouve la compagnie G. Comme à Vierville, la marine agit sur une appréciation du terrain qui ne correspond plus à son occupation. Les hommes à terre subissent les conséquences de cette information insuffisante sans pouvoir faire cesser immédiatement le feu.

Les renforts progressent au sud et à l'ouest de Colleville et occupent des champs, des chemins, des lisières. Le bourg reste disputé lorsque la journée s'achève. Sur la plage, le génie peut enfin reprendre

l'aménagement de la sortie E3, encore interrompu par des tirs. Ici aussi, l'arrivée d'hommes sur le plateau a précédé l'ouverture de la route.

À Vierville, les groupes de Hawks, de Bedell et des Rangers gardent leurs positions à l'ouest. Au Ruquet, les transports continuent de passer. Dans les caves, les jardins et les fossés, des habitants attendent encore de savoir s'ils peuvent rentrer. Le 6 juin se termine avec des Américains installés à terre et des villages dont la situation diffère de quelques kilomètres en quelques kilomètres. Pour chacun, la nuit commence dans un lieu précis, avec ce qu'il sait de ses voisins et ce qu'il ignore toujours du reste de la côte.[29]



Fig. 8 15 juin 1944

Un soldat américain regarde à l'intérieur d'une casemate allemande endommagée sur la plage de Saint-Laurent-sur-Mer. Le cliché est pris après les combats du Débarquement.

NARA — 111-SC-320858 — Poinsett

CHAPITRE 05

Le lendemain, une libération fragile

Au sud du village

Au matin du 7 juin, les Américains tiennent Vierville, mais ils ne disposent encore que de peu de terrain derrière la plage. Des unités restent séparées, des armes lourdes doivent être portées à bras, les emplacements prévus pour les dépôts sont toujours hors d'atteinte. La mer apporte des renforts sans leur donner, à elle seule, l'espace nécessaire pour se déployer. À Saint-Laurent, des résistances empêchent encore de circuler librement. Canham doit passer par le rivage pour retrouver ses bataillons et le commandement installé au Ruquet.

Les Allemands sont tout proches. À l'aube, des éléments du bataillon de pionniers de la 352e division attaquent au sud de Vierville. Leur mouvement a été préparé depuis Louvières. Le projet allemand est de réduire la tête de pont ; ce que les témoignages permettent de suivre est une action locale qui surprend notamment les sapeurs américains du 121e bataillon du génie près de l'Ormel. Des hommes se replient, d'autres sont capturés. La défense du village doit être renforcée alors que des troupes viennent de recevoir l'ordre de partir vers l'ouest.

L'infirmier Thomas Fitzgerald a trouvé son unité tard dans la soirée précédente. Épuisé, il s'est couché contre une haie sans creuser son trou. Il rapporte avoir entendu des tirs pendant la nuit. Au réveil, des balles frappent la terre près de lui ; un Allemand le met en joue et le fait se lever. Fitzgerald montre son brassard de la Croix-Rouge. Des prisonniers sont bientôt réunis sur la route, fouillés, puis emmenés.

Au cours de leur marche, un officier les fait descendre dans un fossé et prend une arme automatique. Fitzgerald et ses camarades croient qu'ils vont être exécutés. L'arrivée d'un officier supérieur interrompt la scène ; la colonne repart. Le témoignage conserve cette peur, sans permettre de connaître avec certitude l'intention de l'homme qui tenait l'arme. Les

prisonniers doivent ensuite se protéger des tirs de leur propre camp, dont les avions ne peuvent les reconnaître.

Dans un autre groupe, le sergent Dube voit des conducteurs emmenés sous ses yeux. Son escouade reste cachée contre une haie tandis que les tirs se prolongent. Lorsqu'il cherche les unités voisines, il découvre leurs emplacements abandonnés. Personne ne l'a averti du départ. Il fait ramper ses hommes jusqu'au bout du champ et retrouve enfin le lieutenant Pope, lui-même privé de liaison. La rupture du front, à leur échelle, commence par ce silence : ils ne savent plus où se trouvent les autres.[30]

La fenêtre, le carrefour et les murs

Chez Michel Hardelay, la matinée commence par un petit déjeuner. Il monte regarder la flotte et prend deux photographies avec les dernières vues de sa pellicule. Des voisins reviennent de leur nuit dehors. Un char passe en traînant des fils arrachés. Puis Hardelay montre la mer à un visiteur depuis une fenêtre de l'étage. Un soldat américain les aperçoit de la falaise et tire. Les deux balles traversent une porte derrière eux. Ils ont le temps de se mettre à couvert.

Les soldats cherchent des tireurs allemands jusque dans les maisons. Un capitaine vient demander à Hardelay d'où pourraient partir les coups qui empêchent ses hommes de traverser le carrefour. Il ne connaît pas l'emplacement des tireurs et présente le cadastre qu'il conserve pour les travaux demandés par la mairie. Son récit situe ensuite les Allemands dans le sous-sol d'une maison en contrebas. À cet instant, pour ceux qui essaient de passer, le carrefour est surtout un espace découvert sous le feu.

Les fouilles suivent. Hardelay doit ouvrir son grenier ; une personne occupée dans la cuisine est mise en joue. Les maisons habitées, les bâtiments vides et les refuges ne se distinguent pas au premier regard. Des civils ont rencontré de nouveau des Allemands, parfois à l'intérieur de leur ferme. Les frères Piprel racontent ainsi l'arrivée de soldats à l'Ormel après qu'ils ont transporté un blessé américain. Ils craignent que les troupes débarquées aient été rejetées à la mer.

La présence allemande se maintient aussi dans le bois du château. Le récit conservé d’un combat dans la Chasse au Frêne décrit des Américains pris sous le tir d’une arme automatique entre de hauts murs. Une nouvelle tentative passe par les propriétés voisines. Les pertes rapportées sont lourdes, mais leur décompte reste incertain. La disposition du chemin suffit à faire comprendre le danger : avancer entre les murs laisse peu d’endroits où s’abriter, tandis qu’une ouverture préparée permet de tirer sur toute la file.

Jean-Paul Hausermann a consacré un poème à ce bois. Il y réunit le souvenir des soldats et celui des familles endeuillées. Ce texte appartient à la mémoire du lieu ; ses nombres et ses images ne peuvent servir de compte rendu du combat. Pour les habitants qui passent encore cette journée près des tirs, le bois, la cour et le carrefour restent d’abord des lieux qu’il faut éviter ou traverser avec précaution.[31]



Fig. 9 7 juin 1944

Près de Vierville-sur-Mer, un habitant français donne des renseignements à un caporal américain. La légende d’époque décrit cet échange sans identifier les deux hommes ni préciser les informations transmises.

NARA — 111-SC-320866 — Shultz

La gare et la carrière

À l'ancienne gare, la famille Coliboeuf est restée dans la cave. Le passage des unités américaines renouvelle pourtant le danger. Chaque groupe découvre à son tour l'ouverture sombre et veut savoir qui s'y cache. D'après les renseignements réunis par Hardelay auprès d'un fils de Louis Coliboeuf, certains soldats tirent vers l'entrée. Jeanne sort protester : il y a des enfants en bas. La cave protège du bombardement, mais son entrée inquiète les hommes qui arrivent de la route.

La crainte des infiltrations conduit le commandement à retenir des habitants pour vérifier leur identité. Louis et ses deux fils doivent rejoindre la carrière où les Américains ont établi leur poste. Louis refuse de marcher les mains sur la nuque. Ancien combattant de 1914-1918, il conteste le traitement qui lui est imposé. On les conduit néanmoins jusqu'au lieu de rassemblement. Leur libération se fait dans les déplacements et les contrôles, avant que chacun puisse être reconnu pour ce qu'il est.

Vers la fin de la matinée, ils sont emmenés avec un groupe en direction du Ruquet. Le trajet suit la plage. Il faut contourner les épaves ; les corps des soldats tués bordent encore le passage. À Saint-Laurent, les trois Coliboeuf reçoivent finalement l'autorisation de rentrer. Mais le retour les expose aux obus. Ils s'aplatissent à plusieurs reprises, repartent, cherchent un autre couvert. Il leur faut plus de deux heures pour regagner la sortie de Vierville, puis la cave.

Charles Lepelletier, maire d'Englesqueville, rapporte lui aussi avoir été arrêté à Vierville alors qu'il cherchait un médecin américain, puis conduit à Saint-Laurent. La date exacte de cet épisode hésite entre le 7 et le 8 juin. Son récit rejoint celui des Coliboeuf sur un point : se présenter avec un besoin civil, même urgent, ne garantit pas de pouvoir poursuivre sa route. Les habitants doivent expliquer leur présence dans une zone dont les soldats connaissent encore mal la population et où les tirs ne cessent pas.[32]



Fig. 10 7 juin 1944

Sur une route du secteur d'Omaha, des femmes et un enfant sont dépassés par une unité de Rangers en marche vers un nouvel objectif.

NARA — 111-SC-190255 — Lovella

Les routes vers Louvières et le Hoc

Au-delà du village, les ordres pressent les unités de gagner du terrain. Il faut desserrer la tête de pont, atteindre les routes de l'intérieur et rejoindre les Rangers isolés à la pointe du Hoc. Ces mouvements dépendent les uns des autres. La contre-attaque du matin oblige à rappeler une partie des Rangers pour défendre Vierville ; les hommes envoyés vers l'ouest ne peuvent donc compter sur toutes les forces initialement réunies.

La colonne partie vers le Hoc associe des Rangers, des survivants du premier bataillon du 116e et des chars du 743e bataillon. Sur la route, les blindés battent les positions allemandes rencontrées afin que les fantassins puissent continuer. Des groupes ennemis sont dépassés sans être tous réduits. Cette manière d'avancer permet de gagner rapidement du terrain, mais elle ne transforme pas les abords de la route en espace sûr. À Englesqueville, Lepelletier voit passer les chars entre les files de soldats ; des bonbons sont donnés aux enfants.

La colonne atteint Saint-Pierre-du-Mont dans la matinée. La pointe est proche, mais les tirs allemands empêchent de terminer la jonction avec la force de Rudder. Au soir, une liaison est établie par des hommes qui passent jusqu'aux Rangers et permettent le raccordement d'un fil téléphonique. Le secours principal n'atteint pas la position avant le lendemain. Il faut conserver cette différence entre approcher du Hoc, communiquer avec lui et pouvoir enfin relever les hommes qui y combattent.

Au sud de Vierville, les bataillons du 115e avancent plus péniblement. Les fermes de pierre de Vacqueville permettent à de petits groupes allemands de les retenir jusqu'à une heure tardive. Les unités se cherchent sans réussir à garder le contact. Les armes lourdes et leurs munitions voyagent toujours sur les épaules des hommes. Une distance modeste sur la carte demande alors des heures de marche, de déploiement et d'attente.

L'appui de l'artillerie aide finalement à dégager Vacqueville. Le deuxième bataillon peut reprendre son mouvement dans la soirée et poursuit pendant la nuit. D'autres éléments restent arrêtés vers Louvières. Aucun de ces retards ne s'explique seulement par le nombre des défenseurs. Les liaisons incertaines et l'absence de véhicules limitent aussi ce qu'un régiment peut entreprendre. Le terrain gagné depuis la mer doit encore être parcouru, relié et ravitaillé avant de donner toute sa force à l'armée débarquée.[33]

Ce qui passe encore par la plage

Le 175e régiment, encore au large, doit apporter des hommes moins éprouvés que ceux du 116e. Mais donner l'ordre de débarquer ne suffit pas à les rassembler. Les compagnies sont dispersées entre plusieurs transports. Des vedettes parcourent le mouillage pour transmettre les instructions ; il faut trouver les petites embarcations, y descendre, puis rejoindre la terre. Le régiment arrive par groupes successifs dans l'après-midi.

Gerhardt souhaite le faire passer rapidement vers l'ouest. Les bâtiments le déposent cependant devant Saint-Laurent, les obstacles et l'état de la mer rendant l'approche de Vierville difficile. Les hommes doivent donc marcher latéralement sur le rivage. Ils passent parmi les morts de la

veille, dont certains portent le même insigne divisionnaire qu'eux. Ceux qui découvrent Omaha le 7 juin trouvent les traces de la bataille avant de prendre place dans la suivante.

Au débouché de Vierville, les véhicules et les hommes se mêlent dans la montée. Des éléments d'artillerie, des chars et les fantassins cherchent à emprunter la même voie. Les changements d'ordres ne parviennent pas partout. Une compagnie du 175e part vers le sud avec d'autres unités alors que son régiment doit gagner Gruchy. L'ouverture d'un accès a rendu cette circulation possible ; son encombrement la ralentit à nouveau.

Le LST 133 s'échoue à son tour le 7 juin. Richard Willstatter, officier mécanicien à bord, situe l'arrivée vers quatorze heures, à marée descendante. Il voit les coques brûlées des LCI 91 et 92 et les obstacles encore présents autour de la zone de débarquement. Les camions sortent sur un passage renforcé par un grillage métallique. À mesure que le bâtiment se vide, il reçoit des blessés. Les mêmes navires qui apportent la suite des opérations doivent emporter ceux qui ne peuvent plus y participer.

Le génie poursuit le déblaiement et la récupération. Faute de disposer des terrains de l'intérieur, on crée des dépôts provisoires sur le sable et dans les champs voisins. Les priorités préparées avant l'assaut doivent être adaptées à ce qui arrive réellement. Les munitions sont particulièrement attendues. Ces travaux se font parmi les épaves, sous des tirs qui peuvent encore atteindre la plage. L'organisation progresse à l'intérieur même du champ de bataille.[34]

Dans le souterrain de Gruchy

À Gruchy, la rencontre avec les Américains ne met pas immédiatement fin à l'attente des civils. Des Allemands, parmi lesquels des blessés, sont encore abrités dans un souterrain. La famille de Loÿs se trouve près d'eux. Au-dessus, des soldats américains inspectent le château. Faire connaître la présence de ces hommes sans provoquer un échange de tirs devient la première nécessité.

Le récit familial publié par Éric Coquart et Philippe Huet donne à Guy et à sa mère un rôle dans cette reddition. Le garçon établit le contact ; sa mère cherche à convaincre les Allemands de se rendre et fait déposer leurs

armes avant l'arrivée des Américains. Ce récit est une reconstitution littéraire. Il permet de suivre une médiation civile, mais ses dialogues ne sont pas une transcription faite sur place.

Le capitaine Miller rapporte, de son côté, qu'une Française accompagnée d'une enfant a conduit des hommes de son unité jusqu'à un abri où se trouvaient un infirmier allemand et des blessés. Les deux récits se rapprochent sans s'ajuster entièrement. L'identité de cette femme demeure proposée, non démontrée. Il serait imprudent de réunir chaque geste en une scène unique.

Ce qu'ils montrent ensemble est plus simple : dans les bâtiments et leurs dépendances, des hommes restent à découvrir après le passage des premières troupes. Les habitants peuvent faire connaître un refuge et permettre une reddition. La présence de blessés impose aussi de transporter et de soigner ceux dont l'armée occupait les lieux la veille. La prise d'une propriété ne règle pas à elle seule le sort de ceux qui y sont restés.[35]

Le rassemblement à l'école

Dans l'après-midi, Michel Hardelay reçoit l'ordre de se préparer à quitter Vierville. Il remplit deux petites valises, les place dans une brouette et y attache les chiens qu'il peut emmener. Sa mère vient avec lui. Le premier regroupement se fait dans la cour d'un voisin maçon. Une quinzaine d'habitants attendent là, sans savoir où on les conduira.

Sous un auvent, un blessé américain repose dans un tombereau garni de paille. Une voisine veille sur lui et signale son état aux soignants de passage. Un soldat allemand prisonnier est assis dans la cour. Chacun se trouve retenu pour une raison différente au même endroit. L'attente donne du temps aux nouvelles incertaines. Certains parlent d'un rembarquement américain, d'autres d'un transfert vers Saint-Laurent. Les habitants ne disposent pas des informations qui leur permettraient de choisir entre ces rumeurs.

Ils doivent ensuite rejoindre l'école pour une vérification générale d'identité. Hardelay situe ce rassemblement vers dix-sept heures. À l'arrivée, une fusillade éclate tout près : quelques Allemands se sont approchés en utilisant les murs des jardins. Un jeune soldat se rend ; les

autres réussissent à s'éloigner. L'école où l'on a voulu réunir la population se trouve encore à portée d'hommes qui échappent à la surveillance des rues.

Un officier demande au maire s'il reconnaît les personnes présentes comme habitants de la commune. Le contrôle doit permettre de décider de leur déplacement. La postière demande alors à récupérer la caisse dont elle est responsable. Elle pénètre dans les locaux avec son mari et un soldat américain. Dans le souvenir de Hardelay, cette démarche retient encore le groupe sur place au moment où un convoi monte de la plage.

La matinée a déjà montré à Hardelay ce que les combats ont fait aux habitants. En allant vers la boulangerie, il a découvert dans le fournil une employée morte avec un bébé dans les bras. Maintenant, à l'école, les familles attendent une instruction pour s'éloigner. Il faut emporter peu de choses, rester ensemble et compter sur les indications reçues. Les Américains sont présents dans le village depuis la veille ; la possibilité d'y demeurer n'est toujours pas assurée.[36]

Le carrefour sous les obus

En fin de journée, l'artillerie allemande frappe le carrefour. Les récits ne donnent pas tous la même heure ni le même calibre aux projectiles. Ils décrivent les bâtiments atteints, les véhicules chargés de munitions et les explosions qui se propagent dans le convoi. Des hommes du 110e bataillon d'artillerie, arrivant de la plage avec leurs pièces, subissent des pertes. Le passage encombré concentre à cet endroit des soldats, du matériel et des habitants.

Dans la cour de l'école, Hardelay cherche un couvert derrière ses valises. Sa mère et une amie se protègent des débris comme elles le peuvent. Le couple de postiers ressort ; le mari saigne abondamment. Le soldat qui les accompagnait a été tué à l'intérieur. François Alix, le postier, mourra de ses blessures deux jours plus tard. Le récit garde la vision immédiate du blessé sans contenir encore ce que deviendra chacun des hommes atteints.

Le groupe se disperse. On quitte la cour, on longe les murs, on cherche à retrouver les abris. Les véhicules en feu et leurs munitions rendent le trajet dangereux. Près de la gare, la famille Coliboeuf est une nouvelle

fois dans la cave. Suzanne, alors âgée de douze ans, se souvient d'un camion de munitions, du bombardement et de l'explosion qui ébranle la maison. Son père attend avant de donner le signal de sortie. Ils quittent enfin le bâtiment menacé par l'incendie.

Les déplacements militaires continuent. Les hommes du 175e passent vers Gruchy, puis doivent reprendre leur marche dans la nuit. Plus loin, Fitzgerald et les prisonniers capturés au matin arrivent, selon son récit, dans une laiterie près d'Isigny. Des Français leur donnent du lait et du fromage. Ils ont marché toute la journée en s'abritant des tirs alliés. Leurs camarades gagnent du terrain pendant qu'eux s'éloignent de la plage sous escorte allemande.

À Vierville, Hardelay et les siens ont regagné leur abri. Un Américain vient leur dire qu'ils peuvent y passer la nuit. L'évacuation annoncée n'a donc pas lieu pour eux ce soir-là. Ils restent dans le village avec ce qu'ils ont pu reprendre et ce qu'ils ont dû laisser. La journée a amené des renforts, élargi les passages et repoussé des défenseurs. Elle s'achève pour les habitants derrière les murs et sous la terre, toujours à l'écoute des explosions.[37]

CHAPITRE 06

Les vies après la bataille

Les soins commencent au bord de l'eau

Les hommes qui ont atteint un abri sur la plage n'en ont pas tous fini avec le danger. Certains ne peuvent plus marcher. D'autres ont perdu leur unité ou leur équipement. Les personnels de santé doivent les rejoindre, donner les premiers soins et chercher un moyen de les évacuer, au milieu des mouvements qui amènent encore les renforts à terre.

Sous les falaises de Colleville, des photographies montrent les blessés étendus ou assis près de la paroi. Un infirmier se penche vers un homme, prépare un soin, inscrit un renseignement. Ces gestes demandent de s'arrêter là où les autres cherchent à avancer. Le casque et les vêtements ne permettent pas toujours, au premier regard, de distinguer le soignant du camarade qu'il aide. La légende et le document doivent être rapprochés.

Une image du fonds montre l'administration de plasma, précisée par sa légende d'archives. Le soin se fait à quelques centimètres d'un visage. À cette distance, le récit de la bataille reprend les dimensions d'une plaie, d'un pansement ou d'une fiche à remplir. La photographie ne dit pas le nom de chacun ni ce qu'il est devenu ; elle conserve un moment précis de l'aide reçue.

Il faut ensuite déplacer les hommes sans les perdre dans les circulations de la plage. Les dossiers réunissent des brancards embarqués dans des chalands, des jeeps utilisées pour le transport et des transbordements vers de plus grands navires. Le trajet n'est pas toujours direct. Entre le lieu où un homme a été atteint et celui où il pourra être opéré, plusieurs équipes et plusieurs moyens de transport doivent prendre le relais.

Les habitants ont eux aussi besoin de soins. Les documents montrent des blessés civils et signalent des évacuations vers l'Angleterre. La séparation entre les opérations militaires et la vie des villages ne tient pas dans ces postes et ces transports : les mêmes routes et les mêmes bateaux servent à retirer de la zone des combats ceux qui ne peuvent y rester.[38]



Fig. 11 8 juin 1944

Des soignants américains administrent du plasma à un soldat blessé sur Omaha Beach, à Colleville-sur-Mer. La scène est photographiée deux jours après l'assaut initial.

NARA — 111-SC-189916-S — Taylor

Une piste pour repartir

La circulation des blessés finit par emprunter aussi le plateau. Le récit de M. Conti, du 834e bataillon du génie de l'air, commence pourtant par une arrivée manquée. Le 6 juin, son matériel de terrassement se présente devant Vierville alors que les passages ne sont pas dégagés. Un engin flottant est endommagé et la Marine doit ramener le groupe au mouillage. Le projet d'aérodrome reste suspendu aux difficultés du rivage.

Le débarquement a lieu le lendemain à Saint-Laurent. L'emplacement prévu à Saint-Pierre-du-Mont n'est pas encore accessible. Des reconnaissances conduisent à retenir un terrain près de la sortie du Ruquet. Il faut d'abord ouvrir un passage, rechercher les mines, permettre aux engins de gagner le plateau, puis niveler le sol. Une infrastructure apparaît au milieu d'une zone où les combats viennent à peine de s'éloigner.

Conti situe les premiers atterrissages le 9 juin, avant même l'achèvement du terrain. Son récit insiste sur la succession des tâches, des essais au large jusqu'au travail des bulldozers. L'aérodrome n'est pas une

installation arrivée toute faite. Il dépend de ce que les hommes ont pu amener depuis la plage et de la possibilité de travailler sur place.

Le souvenir de Mlle Tierney donne l'autre extrémité de cette histoire. Membre d'une unité d'évacuation sanitaire, elle se pose le 11 juin et repart avec des blessés. Dans l'avion, les hommes sont disposés sur des brancards. Le même appareil qui a franchi la Manche vers le continent effectue maintenant le chemin inverse avec un chargement humain qu'il faut surveiller pendant le vol.

Ces récits permettent de suivre une continuité : des hommes du génie cherchent une terre où leurs machines pourront travailler ; quelques jours plus tard, cette terre devient un point de départ pour ceux que la bataille a atteints. Les noms successifs du terrain et ses transformations appartiennent à l'histoire des installations. Les souvenirs de ceux qui l'ont construit ou utilisé montrent ce qu'il rend possible.[39]

Les premiers cimetières

Il faut aussi relever les morts. Dès les premiers jours, les services spécialisés rassemblent les corps et cherchent à les identifier. Les photographies montrent ce travail avant que le paysage ne prenne l'aspect régulier que l'on associe aujourd'hui aux cimetières militaires. La plage demeure un lieu d'opérations et de circulation ; un espace doit y être trouvé pour les inhumations.

Un premier cimetière provisoire est établi au pied de la falaise, près de Vierville. Le choix répond notamment à la difficulté d'utiliser immédiatement le terrain du plateau, qui reste à reconnaître et à déminer. Sur les images, les tombes se trouvent à proximité des voies empruntées par les véhicules. Une cérémonie peut se tenir pendant que le travail de la tête de pont continue tout près.

Puis un autre terrain est aménagé sur les hauteurs de Colleville, à l'ouest du cimetière actuel. Les Américains le désignent comme celui de Saint-Laurent. Ce nom peut induire en erreur lorsqu'on cherche à situer une photographie : l'accès depuis le Ruquet et la proximité du bourg expliquent une appellation qui ne suit pas exactement les limites communales.

Les corps sont transférés, les croix fabriquées et les alignements organisés. Des prisonniers et des civils participent aux travaux que montrent les documents. Une photographie conserve un homme en béret disposant des croix blanches. Le geste est précis. Avant qu'un nom puisse être lu sur une tombe, il y a eu l'identification, le transport et l'installation de ce repère.

Les états successifs des cimetières ne doivent pas être confondus. Le fonds rassemble des vues prises à des étapes différentes et signale que certaines identifications d'images restent incertaines. Une légende exacte permet de retrouver le lieu et la période. Elle protège aussi les personnes de l'anonymat d'une photographie employée comme simple représentation de tous les morts.[40]



Fig. 12 Été 1944 — date précise non indiquée

Un civil français place des croix blanches sur les tombes américaines du second cimetière provisoire de Colleville-sur-Mer. Ce cimetière de l'été 1944 précédait l'aménagement du cimetière actuel.

Conseil régional de Basse-Normandie / National Archives USA ; légende PhotosNormandie — CC BY-SA 2.0

Les hommes faits prisonniers

D'autres hommes quittent le combat parce qu'ils ont été capturés. Les photographies les montrent rassemblés sur la plage, fouillés, gardés, puis conduits vers les embarcations. Les groupes ne sont pas tous photographiés le même jour. Certaines colonnes, que l'on pourrait prendre pour celles du premier assaut, appartiennent déjà à l'organisation des jours suivants.

Parmi ces prisonniers, il y a des blessés. Des camarades les soutiennent ou portent un brancard jusqu'au bateau qui les éloignera du rivage. Le dossier des soins et celui des prisonniers conservent parfois les mêmes scènes. Leurs rapprochements évitent de raconter séparément deux circulations qui se croisent sur le sable : celle des captifs et celle des hommes à soigner.

Les récits de combat donnent des situations plus difficiles à reconstituer. La peur d'être tué, les paroles rapportées et les gestes d'un groupe ne peuvent pas devenir sans examen la règle de tous les autres. Le témoignage de Gockel, comme celui d'autres soldats allemands, doit être conservé avec ce qu'il voit et ce qu'il explique de sa propre conduite. Une expérience individuelle n'efface ni l'occupation ni la violence exercée sur les habitants.

Le travail des prisonniers apparaît ensuite dans les cimetières et dans certains chantiers. Les images permettent d'en reconnaître des tâches, rarement les noms de ceux qui les exécutent. Il reste utile de regarder les détails : qui porte, qui surveille, quel outil est employé, quel terrain est remué. Ils rendent à la photographie une situation précise, là où une légende trop générale ne laisserait qu'un groupe uniforme.[41]



Fig. 13 7 juin 1944

Des prisonniers allemands à Omaha Beach, en Normandie. La notice d'archives ne précise ni leur unité, ni le lieu exact de leur capture.

NARA — WRB-ND-02.tiff

La plage devient un lieu de travail

À mesure que le front s'éloigne, Omaha change d'activité. Il faut toujours débarquer, mais les cargaisons doivent maintenant rejoindre des dépôts et des routes qui conduisent plus loin. Les brigades spéciales du génie, les équipes portuaires, les équipages et les chauffeurs organisent ces trajets. Le nom de la plage désigne aussi un ensemble de chantiers et de services.

Les camions amphibies DUKW font la navette entre la mer et la terre. Des grues transfèrent ensuite leur chargement vers les camions qui poursuivent la route. Les photographies montrent les stations de transfert, les files de véhicules et les hommes au travail. Elles donnent une place visible aux soldats noirs employés dans ces opérations, que l'on distingue moins souvent dans les récits consacrés aux premières vagues.

Michel Hardelay essaie de retrouver ce qui reste de sa villa. Le 9 juin, selon son souvenir, il descend malgré l'interdiction et découvre des hommes occupés à percer les murs pour les faire sauter. Il explique qu'il veut reconstruire en conservant ce qui peut l'être. Le sous-officier arrête

le travail. Pour les équipes, le bâtiment appartient à un espace à aménager ; pour son propriétaire, il est encore une maison à sauver.

Le château de Vierville change lui aussi de fonction. Il accueille d'abord le commandement du 11e Port, puis un établissement médical plus tard dans l'été. Les photographies de tentes et de soins prises dans son parc ne représentent donc pas le château dès le matin du Débarquement. Les usages se succèdent dans les mêmes pièces et sur les mêmes pelouses.

Les mouvements continuent de nuit. Hardelay se souvient des éclairages du port et des alertes qui les font éteindre. Les habitants doivent apprendre les bruits et les règles de ce dispositif installé autour d'eux. La proximité des Américains n'a pas rendu aux lieux leurs usages d'avant-guerre ; elle a ouvert une autre période de présence militaire, de travail et de cohabitation.[42]



Fig. 14 9 juin 1944

Camions, véhicules amphibies, bulldozers et jeeps occupent Omaha Beach. Les poteaux et lignes installés par les transmissions relient la tête de pont aux troupes qui progressent vers l'intérieur.

NARA — 111-SC-192599



Fig. 15 16 juin 1944

Un véhicule de l'armée rejoint Omaha Beach par la chaussée d'un quai flottant. Selon la légende originale, l'installation a été construite par les Seabees de la marine américaine.

NARA — 111-SC-195881

La tempête et les moyens de continuer

Le port artificiel met à l'abri des installations qui n'auraient pas pu être construites de manière ordinaire en si peu de temps. Des caissons de béton, des navires volontairement coulés, des quais et des passerelles ont été amenés ou assemblés sur le rivage. Leurs noms techniques se multiplient dans les documents. Leur fonction se comprend mieux en suivant un chargement : le protéger de la mer, le recevoir, puis le conduire jusqu'à la terre.

La tempête de juin éprouve cet assemblage. Entre les 19 et 22 juin, les photographies montrent les embarcations jetées à la côte, les passerelles déformées et les installations endommagées. Les vues prises après le coup de vent permettent de reconnaître ce qui n'est plus à sa place. Un ouvrage que l'on avait photographié en cours de montage se retrouve couché, brisé ou entouré d'épaves.

Hardelay raconte sa découverte depuis le village et le bord de la plage. Son souvenir relie la fierté montrée quelques jours auparavant par les responsables du port à la désolation qui suit. Les déclarations de tonnage

qu'il rapporte expriment cet enthousiasme ; elles ne suffisent pas, seules, à établir une comparaison statistique entre les grands ports.

La destruction d'une partie des installations ne met pas fin au ravitaillement d'Omaha. Le Mulberry et ses passerelles sont abandonnés, tandis que les plages, les navettes et l'abri renforcé du Gooseberry continuent de servir. Les hommes réparent, déplacent et adaptent les moyens disponibles. Il faut donc distinguer la perte du projet portuaire initial de la poursuite du travail sur ce même rivage.

Les images des semaines suivantes montrent une activité importante. Elles empêchent de clore l'histoire du port au lendemain de la tempête. Les engins et les bâtiments endommagés restent dans le paysage pendant que d'autres chargements passent. Le travail doit composer avec les traces de son propre désastre.[43]



Fig. 16 21 juin 1944

Une jetée et sa rampe, utilisées pour le déchargement des barges à Omaha Beach, ont été inclinées par la tempête et les fortes vagues.

NARA — 111-SC-206545



Fig. 17 28 juin 1944

Des bâtiments de débarquement LST déchargent à marée basse dans le secteur Easy d'Omaha. Des ballons de barrage les surmontent ; au large, des navires coulés volontairement forment un brise-lames.

NARA — 111-SC-308998

Ce qui reste après les départs

Les photographies de l'hiver 1944-1945 montrent le rivage après le départ de la plupart des Américains. La route, les terre-pleins, les ruines et les éléments du port restent en place. Les maisons qui ont disparu ne reviennent pas avec le silence des armes. Pour retrouver l'état d'un quartier, il faut comparer les vues d'avant-guerre, celles des combats et celles de cet hiver.

Les images familiales complètent ces vues du rivage. L'une d'elles garde la route de descente, avec un jeune homme à gauche dont la légende conserve le nom. Ces identifications permettent de rattacher les personnes à une période ; elles ne donnent pas, à elles seules, un récit de tout ce qui s'y est passé.

Les mines et les dépôts laissés derrière les opérations prolongent le danger. Le fonds conserve les photographies d'équipes de déminage comprenant des prisonniers allemands et des Français. Il signale aussi la mort d'un démineur dans des circonstances qui ne sont pas clairement établies. Ce manque de certitude doit être gardé, sans lui substituer une explication choisie parmi les récits qui circulent.

En octobre 1945, l'explosion d'un dépôt à Asnières-en-Bessin détruit des maisons et fait de nombreuses victimes. Les articles de presse réunis dans le dossier annoncent quarante et un morts et décrivent les secours, les blessés et les familles sans logement. Le bilan est celui qu'ils publient. Leurs hypothèses sur l'origine de l'explosion ne permettent pas d'en arrêter la cause.

La guerre continue ainsi d'imposer des travaux et des précautions après les combats. Des terres doivent être rendues accessibles, des routes dégagées et des bâtiments remis en état. Les photographies qui montrent une promenade ou une fête de nouveau possible ne doivent pas faire disparaître cette durée. Elles trouvent leur sens à côté des ruines et des chantiers.[44]



Fig. 18 Hiver 1944–1945

La route de descente de Vierville. À gauche, Yves Cordelle marche à pied, selon l'identification conservée dans le fonds. Le cliché est postérieur à la bataille.

Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné

Les épaves que l'on connaît

Pendant plusieurs années, les épaves sont des repères du littoral. Elles ne forment pas seulement un souvenir lointain des opérations. On les voit, on s'en approche et certaines peuvent être visitées. Les marées et les tempêtes modifient ce qui apparaît. Pour dater une carte postale, l'état d'une coque peut être aussi utile qu'une mention imprimée au dos.

Je peux témoigner que les deux caboteurs échoués sur la plage étaient présents dès le départ des Américains, en décembre 1944. Je les ai visités

presque tous les ans dans les années qui ont suivi. Les vues qui les montrent en cours de démolition doivent être distinguées de celles où leurs coques sont encore intactes.

Le chantier Van Loo transforme à son tour le paysage. Des ouvriers, des scaphandriers, des grues flottantes et des véhicules prennent place autour des restes du port. Edmond Scelles y travaille et photographie les opérations. Ses images montrent les moyens employés pour déplacer et découper ce que la guerre avait amené sur la plage.

Elles permettent aussi de préciser certains souvenirs. Le dossier de la récupération confronte des témoignages et des livres, parfois des affirmations sur les ventes et la propriété des épaves. Tous les contrats ne sont pas disponibles. Une interprétation économique ou politique ne remplace pas la pièce qui permettrait de la vérifier.

Le béton et le métal ne disparaissent pas de la même manière. Des éléments sont récupérés ; d'autres restent trop difficiles à enlever. La plage des photographies change au fil du chantier. Les formes aujourd'hui visibles ne représentent qu'un état de cette histoire, après les déplacements, les démolitions et les abandons successifs.[45]



Fig. 19 1951

Vue aérienne du chantier Van Loo. Cette photographie appartient au dossier consacré à la démolition du port artificiel, plusieurs années après son utilisation militaire.

Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné

Les photographies ramènent les familles

Les documents circulent longtemps après les hommes. Deux articles de Ouest-France, conservés dans le fonds, racontent une recherche menée en 2001. Jo Johnson, fille d'un vétéran américain, cherche la ferme où son père a séjourné après le Débarquement. Elle possède deux photographies et les souvenirs qu'il lui a transmis.

Sur la première, Joe est installé sur une charrette. Un cheval se tient devant lui. Sur l'autre, il porte un petit garçon. Les lieux paraissent d'abord difficiles à reconnaître. Les recherches dans les archives n'ont pas permis de retrouver la ferme. La publication des images apporte une autre possibilité : que quelqu'un reconnaisse un détail qui n'a pas été consigné dans un rapport.

Le cheval, appelé Napoléon, et le souvenir du garçon conduisent finalement aux Isles, à Vierville, auprès de la famille Ygouf. Les articles racontent la rencontre et le rapprochement des photographies avec les bâtiments encore debout. La fille du vétéran peut retrouver un endroit

que son père avait gardé dans sa mémoire sans lui laisser une adresse suffisante pour le situer.

La presse nomme le garçon et rapporte les souvenirs des habitants. Elle donne aussi des indications sur l'affectation militaire du soldat qui ne sont pas entièrement concordantes d'un article à l'autre. Le nom même apparaît avec une variante entre le titre du dossier et les articles. La ferme retrouvée ne dispense donc pas de poursuivre les vérifications sur les personnes.

Ce travail commence souvent ainsi : un document montre un détail, quelqu'un le reconnaît, un autre souvenir permet de le situer. Il faut conserver le chemin qui a conduit à l'identification. Une légende gagne en valeur lorsqu'elle dit ce qui est établi et laisse la place à ce qui manque encore.[46]

Garder les noms avec les images

Dans les récits de ce livre, personne ne dispose de toute la journée. Slaughter connaît l'eau et les hommes de sa péniche. Shepard suit son bâtiment et les gestes de son équipage. Hardelay revient à sa fenêtre, à son jardin et aux rues de Vierville. Gockel observe depuis une position de Colleville. Les habitants qui cherchent un abri traversent une bataille dont ils ne peuvent voir l'organisation entière.

Leurs témoignages n'ont pas tous été écrits au même moment. Certains sont proches des événements ; d'autres ont été repris après des années. Une photographie ou un rapport permet parfois de corriger une heure. Ailleurs, les documents ne suffisent pas à départager deux versions. Les garder attribuées permet de ne pas effacer la personne derrière une chronologie trop bien ajustée.

La dernière image d'une famille ou d'un homme compte autant par ce qu'elle permet de nommer que par ce qu'elle montre. Les photographies de la fête à Trévières conservent ainsi des rencontres et un moment de vie retrouvé. Une légende donne le 4 juillet, un souvenir cité le 14 juillet. Cette différence de date reste à résoudre ; les visages, eux, peuvent déjà être regardés et, pour certains, reconnus.



Fig. 20 Juillet 1944 — 4 ou 14 juillet

Sur la place de Trévières, Marguerite Lemoussu sert à boire à des soldats alliés pendant une fête de juillet 1944. Le jour exact diffère entre la légende et son souvenir.

Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné

La plage, les villages et les routes gardent des repères qui aident à lire ces documents. Avec un nom de personne, un emplacement et une date aussi sûre que possible, une photographie retrouve sa place dans une histoire. C’est dans ces rapprochements que les récits des hommes de mer, des soldats et des habitants peuvent continuer à se répondre.[47]

DOCUMENTATION

Sources et notes

Les références renvoient aux documents réunis dans le fonds Yves Cordelle. Les incertitudes propres aux témoignages restent indiquées dans le récit.

1. Michel Hardelay, souvenirs des 4 et 5 juin. Le prénom de Fernand Leterrier et son rôle sont aussi donnés dans le dossier consacré à l'Occupation. Les observations inhabituelles du 5 juin sont conservées comme celles du témoin ; elles ne démontrent pas qu'il connaissait le plan allié.
Souvenirs de Michel Hardelay (1) Veille et avant-veille du 6 juin 1944 [201-mhardelay-1-les4-5juin] ; Vierville pendant l'occupation Allemande [011-viervilleoccupmh-0]

2. Seth Shepard, récit du LCI 92 daté de Plymouth, le 25 juin 1944. Le fonds conserve une traduction française avec des lacunes signalées. Les scènes de lettres et d'embarquement se situent dans les jours précédant la traversée ; elles ne sont pas toutes placées dans la dernière nuit.
Recit du marin Shepard, LCI92 [26221-lci92recitshepard]

3. Souvenirs de Michel Hardelay et de Louis Coliboeuf concernant la gare et la famille Coliboeuf. Le récit de Jeanne est transmis par cette relation ; il n'est pas présenté comme un texte écrit par elle. La courte parole de Louis est reprise du dossier.
Souvenirs de Louis Coliboeuf [2322-mh-2b-coliboeufnuitaube]

4. Franz Gockel, souvenirs de sa garnison à Colleville et du 6 juin, dans la traduction conservée par le fonds. L'ouvrage imprimé source et le traducteur ne sont pas identifiés dans les pages utilisées. Son heure d'alerte et les informations reçues sont rapportées comme ses indications.
Souvenirs du soldat Franz Gockel en garnison à Colleville [7031-gockelavant6juin] ; Souvenirs de Franz Gockel (2) [7221-gockel6juin]

5. Michel Hardelay, la nuit et l'aube. Les commentaires d'Yves discutent notamment l'heure et l'identification des bombardements, ainsi que l'ordre entre découverte de la flotte, lever du soleil et tirs navals. Ces commentaires sont distingués des souvenirs du témoin.
Memoire de Michel Hardelay, nuit et aube du 5 au 6 juin [2321-mhardelay-2-nuitaube]

6. Rapprochement des récits sans synchronisation à la minute. Le réveil de Shepard à trois heures et la date de son texte sont également explicites dans la version anglaise locale. Les conditions lumineuses décrites depuis son navire ne sont pas imposées aux autres témoins.
Recit du marin Shepard, LCI92 [26221-lci92recitshepard] ; Souvenirs de Louis Coliboeuf [2322-mh-2b-coliboeufnuitaube] ; Memoire de Michel Hardelay, nuit et aube du 5 au 6 juin [2321-mhardelay-2-nuitaube] ; Souvenirs de Franz Gockel (2) [7221-gockel6juin]

7. Synthèses du fonds sur la traversée, le mouillage et les petites péniches, complétées par les récits et rapports cités ensuite. Les approches du chapitre sont successives : l'arrivée prévue de Rockwell vers six heures et demie, celle de Slaughter vers sept heures selon son souvenir, puis celle du LCI 92 vers huit heures.
La Traversée de la Manche [21-traverseemanchemeteo] ; Le mouillage des transports et l'approche de la plage [22-mouillageetapproche] ; Le courant a déporté les petites péniches vers l'est [222-lca-lcvp-lcm] ; Rapport du Lt Rockwell [2412-rapportrockwell] ; Recit du marin Shepard, LCI92 [26221-lci92recitshepard]

8. Dean L. Rockwell, rapport du 14 juillet 1944 ; rapport d'opérations du LCT 590 signé R. B. Gilfert ; David Howarth, Six juin à l'aube, extrait traduit conservé dans le fonds. Les indications de mouvement ne sont pas uniformisées : cinq heures trente chez Howarth, cinq heures quarante dans le rapport Rockwell, cinq heures quarante-cinq pour le virage du LCT 590.
Rapport du Lt Rockwell [2412-rapportrockwell] ; Rapport du LCT590 [2413-lct590-aar] ; Le Lieutenant Rockwell et ses LCT chargés de chars amphibies [2411-leslctderockwell]

9. La scène d'approche et les villas entrevues sont attribuées au récit de David Howarth. Le passage sur le WN 70 reprend la réserve formulée par Yves Cordelle. La phrase « Je n'ai aucune photo de ce canon hypothétique » est sa formulation originale, avec apostrophe typographique harmonisée. Elle ne signifie pas que la pièce était nécessairement absente.
Le Lieutenant Rockwell et ses LCT chargés de chars amphibies [2411-leslctderockwell] ; Le point fortifié "WN70" du "Hamel-au-Prêtre" [1130-wn70]

10. J. R. Slaughter, compagnie D du 116e régiment. Son heure d'arrivée et son secteur restent discutés dans le dossier ; le texte conserve « vers sept heures ». Le dialogue avec le marin et le sauvetage sont présentés comme son récit. La houle qu'il attribue ailleurs aux canons n'est pas reprise comme explication physique.
Le courant a déporté les petites péniches vers l'est [222-lca-lcvp-lcm] ; Temoignage du sergent Slaughter, Cie D/116 [2531-recitslaughter]

11. Franz Gockel, récit du 6 juin au WN 62. La perception de la flotte, les sensations sous les bombardements et l'attente liée à la marée sont attribuées à ce témoin. Elles ne constituent pas à elles seules un bilan du bombardement ni la doctrine de toute la défense allemande.
Souvenirs de Franz Gockel (2) [7221-gockel6juin]

12. Michel Hardelay et récit de la famille Coliboeuf. L'ordre lumineux de l'aube reste discuté. La source indique des morceaux de pierre reçus dans la tranchée, sans signaler de blessure. La destruction du clocher survenue plus tard n'est pas déplacée dans la scène du matin.
Memoire de Michel Hardelay, nuit et aube du 5 au 6 juin [2321-mhardelay-2-nuitaube] ; Souvenirs de Louis Coliboeuf [2322-mh-2b-coliboeufnuitaube]

13. Seth Shepard, approche du LCI 92. Les rampes sont préparées avant sa découverte finale de la plage. La scène se situe après les premiers débarquements ; elle ne décrit pas le rivage avant la toute première vague. Le chapitre s'arrête avant les explosions et l'abandon du LCI 92.
Recit du marin Shepard, LCI92 [26221-lci92recitshepard]

14. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Temoignage du Lt Green [24321-temoignage-green] ; La première vague d'assaut [24-vagueassaut1vierville]

15. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Temoignage du sergent Slaughter, Cie D/116 [2531-recitslaughter]

16. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Récit du Lt Edlin, Cie A/2Ran [2561-recitltedlin]

17. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Les chars Sherman amphibies sur la plage de Vierville [241-charsplagevierville] ; Rapport du Lt Rockwell [2412-rapportrockwell] ; La Special Engineer Task Force à Vierville [242-specialengineertaskforce] ; Le Gapteam N°1 de la SETF [2421-gapteam1-setf] ; La première vague d'assaut [24-vagueassaut1vierville]

18. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Le débarquement et les combats aux Moulins, devant les WN66 et 68, secteurs Dog Red et Easy Green [621-d3-stlaurentcombats] ; Les combats du 6 juin dans le secteur du Ruquet: WN 64 et 65 demi secteur Easy Red Ouest (futur secteur Easy White) [622-e1-leruquetcombats] ; Les interview du Lt Shea [2521-recitsheac116]

19. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Les combats du 6 juin dans le secteur de Colleville, sous les WN 61 et 62 secteurs de Easy Red (moitié est) et Fox Green [722-e3-collevillecombats] ; Souvenirs de Franz Gockel (2) [7221-gockel6juin] ; Le débarquement et les combats aux Moulins, devant les WN66 et 68, secteurs Dog Red et Easy Green [621-d3-stlaurentcombats]

20. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Rapport du Commandant du LCI 91 [26212-lci91ar10june1944]

21. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Recit du marin Shepard, LCI92 [26221-lci92recitshepard]

22. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
L'assaut par les falaises, la capture du bourg de Vierville et la fin de la défense côtière allemande entre 7h30 et 13h00 [30-assautfalaises] ; Suite des interview du Lt Shea [3311-ciec-116recitshea2] ; Le Capitaine Walker grimpe seul sur la falaise [333-recitcapwalker]

23. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
L'assaut par les falaises, la capture du bourg de Vierville et la fin de la défense côtière allemande entre 7h30 et 13h00 [30-assautfalaises] ; Suite des interview du Lt Shea [3311-ciec-116recitshea2] ; Le 5e bataillon de Rangers : témoignages [3321-5batranrecits]

24. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Memoires de michel Hardelay, libération de Vierville [3061-mh3-liberationvierville] ; Suite des interview du Lt Shea [3311-ciec-116recitshea2]

25. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Témoignage de Madame Dubois [3062-temoignagemadamedubois] ; Les premiers Américains à Vierville : Victorine Houyvet [3063-temoignagevictorinehouyvet] ; Les premiers Américains à Vierville : Bernard Lecornichon [3064-temoignagelecornichon] ; Récit de madame Ygouf, mère de Jean-Claude Ygouf, habitant les Isles (à Vierville sur mer) en juin 1944 [3065-temoignageygouf]

26. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Destruction du clocher de Vierville [411-destructionclochervierville] ; Memoires de michel Hardelay, libération de Vierville [3061-mh3-liberationvierville]

27. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Le 121ème Bataillon du Génie rassemble ses sapeurs dispersés et détruit le mur antichar de Vierville [351-121ecb-d1] ; Recit du sergent Dube (1), le mur antichar [3511-murac-recitdube1] ; L'assaut par les falaises, la capture du bourg de Vierville et la fin de la défense côtière allemande entre 7h30 et 13h00 [30-assautfalaises]

28. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Les combats du 6 juin dans le secteur du Ruquet: WN 64 et 65 demi secteur Easy Red Ouest (futur secteur Easy White) [622-e1-leruquetcombats] ; Les combats du 6 juin dans le secteur de Colleville, sous les WN 61 et 62 secteurs de Easy Red (moitié est) et Fox Green [722-e3-collevillecombats] ; Le débarquement et les combats aux Moulins, devant les WN66 et 68, secteurs Dog Red et Easy Green [621-d3-stlaurentcombats]

29. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Le débarquement et les combats aux Moulins, devant les WN66 et 68, secteurs Dog Red et Easy Green [621-d3-stlaurentcombats] ; Les combats du 6 juin dans le secteur de Colleville, sous les WN 61 et 62 secteurs de Easy Red (moitié est) et Fox Green [722-e3-collevillecombats] ; Les combats du 6 juin dans le secteur du Ruquet: WN 64 et 65 demi secteur Easy Red Ouest (futur secteur Easy White) [622-e1-leruquetcombats] ; Le 5e bataillon de Rangers : témoignages [3321-5batranrecits]

30. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
La situation le matin du 7 juin à Vierville [5-7juin-matin] ; La Contre Attaque Allemande du 7 juin [50-contreattaqueallemande] ; Des prisonniers américains àl'Ormel le 7 juin [501-prisonnierormel7juin] ; Souvenirs du Sergent Dube 7 juin 44 [502-recitdube3] ; Le débarquement et les combats aux Moulins, devant les WN66 et 68, secteurs Dog Red et Easy Green [621-d3-stlaurentcombats]

31. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Memoires de M. Hardelay (5), le matin du 7 juin [511-mh5-7juinmatin] ; Combats du 7 juin à Vierville suite du témoignage du Sergent Dube (4) [512-recitdube4] ; Combats du 7 juin à Vierville dans le bois du château [513-combatbois-chateau] ; Memoires de la famille Piprel (2) [515-memoirespiprel2]

32. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Souvenirs de M. Hardelay (5) — La gare routière, le 7 juin [516-mh5b-gare7juin] ; Le maire d'Englesqueville se souvient (2) [517-recitmaireenglesqueville2] ; Memoires de M. Hardelay (5), le matin du 7 juin [511-mh5-7juinmatin]

33. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
La situation le matin du 7 juin à Vierville [5-7juin-matin] ; Le 115ème Régiment d'infanterie avance le 7 juin au Sud de Vierville [52-115verslouvieres] ; Les Rangers et le bataillon 1/116 avancent vers le Hoc [53-rangers-1-116vershoc] ; Le maire d'Englesqueville se souvient (2) [517-recitmaireenglesqueville2]

34. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Le 175ème Regiment Traverse Vierville, allant à Gruchy [54-175regimenttraversevierville] ; Amelioration sur la plage le 7 juin [57-ameliorationplage7juin] ; Témoignage d'un officier de LST [571-richardwillstatter]

35. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Le 175ème Regiment Traverse Vierville, allant à Gruchy [54-175regimenttraversevierville] ; Memoires famille De Loys (2) [541-memoiresdeloys2]

36. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Memoires de M. Hardelay (5), le matin du 7 juin [511-mh5-7juinmatin] ; Memoires de la famille Piprel (2) [515-memoirespiprel2] ; Memoires de M. Hardelay (6) 7 juin après midi et soir [561-mh6-7juin-apresmidi]

37. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Le bombardement de Vierville le 7 juin au soir [56-bombardementvierville7juin] ; Memoires de M. Hardelay (6) 7 juin après midi et soir [561-mh6-7juin-apresmidi] ; Le 175ème Regiment Traverse Vierville, allant à Gruchy [54-175regimenttraversevierville] ; Des prisonniers américains àl'Ormel le 7 juin [501-prisonnierormel7juin]

38. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Les blessés sur Omaha Beach [841-blesses] ; Recit du marin Shepard, LCI92 [26221-lci92recitshepard]

39. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
L'aérodrome de Saint-Laurent : témoignages de M. Conti et de Mlle Tierney [6juin44viervil4-photosdiverses2-aeroport] ; L'aérodrome de secours de Saint-Laurent [632-aerodrome-saintlaurent]

40. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Le premier cimetière provisoire à Vierville, entre plage et falaise [8431-cimetiereprovisoirevierville] ; Le 2ème cimetière, dit "de Saint-Laurent" [8432-cimetiere2colleville]

41. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Les prisonniers Allemands sur Omaha Beach [842-prisonniers] ; Les blessés sur Omaha Beach [841-blesses] ; Souvenirs de Franz Gockel (2) [7221-gockel6juin]

42. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Les Brigades Spéciales du Génie [83-brigspecgenie] ; Les opérations portuaires à terre des 2 Brigades Spéciales du Génie et du 11ème Port [webmulberry-85128-operationsterre] ; Souvenirs de Michel Hardelay [webmulberry-85102-memoiremh-11-mulberry] ; Le château de Vierville [866-chateauvierville]

43. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Le port artificiel d'Omaha Beach [webmulberry-85100-portmulberry] ; La tempête des 19-22 juin 1944 [webmulberry-85130-tempete] ; Les ateliers des Seabees ("Navy Construction Battalion") [webmulberry-85133-ateliersseabees] ; Souvenirs de Michel Hardelay [webmulberry-85102-memoiremh-11-mulberry]

44. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Vierville après le départ des Américains [90-viervilleac1945] ; L'explosion d'un dépôt de munitions à Asnières en octobre 1945 [91-explosionasnieres]

45. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Le port artificiel après la guerre [webmulberry-85141-portapresguerre] ; La démolition du port artificiel en 1950/54 [webmulberry-85142-portdemolition] ; Omaha Beach vue d'avion en été 1947 [92-omaha1947vuesavion]

46. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
L'histoire du GI Joe Bossi, cantonné à la ferme des Isles [832-joebossifermeygouf]

47. Documents du fonds Yves Cordelle utilisés pour cette séquence.
Trévières [94-trevieres] ; Le débarquement de 1944 à Omaha Beach [01-accueil-vierville44] ; La démolition du port artificiel en 1950/54 [webmulberry-85142-portdemolition]

DOCUMENTATION

Crédits des illustrations

Fig. 1. La descente de Vierville et le mur antichar, photographiés avant le Débarquement. Au fond apparaissent le château et le manoir de Than, selon la légende du fonds.
30 juin 1943 · Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné
Droits à vérifier
FYC-9e9f5f15d1f5bdda
Date précise donnée par les légendes et le contexte de la série du fonds ; le champ date de la notice ne porte que 1943.

Fig. 2. La famille Coliboeuf photographiée après la guerre. Ce portrait familial est postérieur aux journées de juin 1944 évoquées dans les témoignages du fonds.
Vers 1947–1948 · Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné
Droits à vérifier
FYC-3d6f7c99dbd3f494
Les légendes du fonds donnent alternativement 1947, vers 1947 ou vers 1948. Ne pas dater le portrait de juin 1944 ni identifier chaque personne sans autre pièce.

Fig. 3. La rampe spéciale d'un chaland de débarquement LCT équipé pour mettre à l'eau des chars amphibies, telle qu'elle est présentée dans le fonds Yves Cordelle.
Date non précisée · Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné
Droits à vérifier
FYC-7fbe05952c5adc23
La légende disponible ne précise ni la date, ni le lieu, ni le numéro du bâtiment. Sa présence dans le rapport du LCT 590 n'identifie pas à elle seule ce chaland.

Fig. 4. Des soldats américains quittent un chaland des gardes-côtes et avancent dans l'eau vers Omaha. Devant eux, des hommes sont déjà couchés près du rivage, sous les tirs.
6 juin 1944 · NARA — 26-G-2343 — Robert F. Sargent
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-205578425
La légende originale ne donne pas le nom des hommes ni une localisation à Vierville. Éviter d'attribuer le cliché à la compagnie A/116.

Fig. 5. Un auxiliaire sanitaire du 3e bataillon du 16e régiment soigne des hommes blessés pendant le débarquement. Les soldats se sont regroupés sur une étroite bande d'Omaha, au pied de la falaise.
6 juin 1944 · NARA — 111-SC-189925-S — Taylor
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-176887764
L'unité du soignant est donnée par la légende originale. Aucun des hommes n'y est nommé ; le secteur précis n'est pas indiqué.

Fig. 6. La rue Pavée à Vierville, en direction du carrefour de la poste et de l'école. La boulangerie se trouve à gauche, selon la légende du fonds.
Date non précisée · Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné
Droits à vérifier
FYC-31e1f0fd49ef118f
Vue de repérage. Les légendes évoquent le passage des troupes le 6 juin, mais ne datent pas la prise de vue ; ne pas la présenter comme une photographie des combats.

Fig. 7. Le bunker principal de Vierville, le lendemain du Débarquement. Les fragments du mur antichar détruit encombrent encore ses abords, sur l’accès entre la plage et le village.
7 juin 1944 · Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné
Droits à vérifier
FYC-c3273a220c305f11
Date et description données par les légendes concordantes du fonds. Le cliché montre les conséquences de la démolition, pas l’explosion du 6 juin.

Fig. 8. Un soldat américain regarde à l’intérieur d’une casemate allemande endommagée sur la plage de Saint-Laurent-sur-Mer. Le cliché est pris après les combats du Débarquement.
15 juin 1944 · NARA — 111-SC-320858 — Poinsett
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-176888610
Ne pas dater cette inspection du 6 juin. La légende originale ne précise pas le numéro du point d’appui ni le nom du soldat.

Fig. 9. Près de Vierville-sur-Mer, un habitant français donne des renseignements à un caporal américain. La légende d’époque décrit cet échange sans identifier les deux hommes ni préciser les informations transmises.
7 juin 1944 · NARA — 111-SC-320866 — Shultz
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-176888624
Ne pas identifier cet habitant à Michel Hardelay, au maire Leterrier ou à un autre témoin du livre sans preuve complémentaire.

Fig. 10. Sur une route du secteur d’Omaha, des femmes et un enfant sont dépassés par une unité de Rangers en marche vers un nouvel objectif.
7 juin 1944 · NARA — 111-SC-190255 — Lovella
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-176887872
La légende originale ne nomme pas les femmes, ne précise pas le village et ne dit pas qu’il s’agit d’une évacuation.

Fig. 11. Des soignants américains administrent du plasma à un soldat blessé sur Omaha Beach, à Colleville-sur-Mer. La scène est photographiée deux jours après l’assaut initial.
8 juin 1944 · NARA — 111-SC-189916-S — Taylor
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-176887746
Le traitement et la localisation sont donnés par la légende originale. Aucun nom n’y figure ; la date exclut une présentation comme scène du 6 juin.

Fig. 12. Un civil français place des croix blanches sur les tombes américaines du second cimetière provisoire de Colleville-sur-Mer. Ce cimetière de l’été 1944 précédait l’aménagement du cimetière actuel.
Été 1944 — date précise non indiquée · Conseil régional de Basse-Normandie / National Archives USA ; légende PhotosNormandie — CC BY-SA 2.0
Licence libre indiquée par la notice Flickr
44771987820
Localisation donnée par la légende PhotosNormandie. L’image ne doit pas être confondue avec le premier cimetière provisoire de Dog White ni avec le cimetière actuel. Le début des transferts en juillet ne date pas à lui seul le cliché.

Fig. 13. Des prisonniers allemands à Omaha Beach, en Normandie. La notice d'archives ne précise ni leur unité, ni le lieu exact de leur capture.
7 juin 1944 · NARA — WRB-ND-02.tiff
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-486286650
La légende disponible est très générale. Ne pas attribuer ces hommes à la garnison du WN 62 ou aux positions de Vierville.

Fig. 14. Camions, véhicules amphibies, bulldozers et jeeps occupent Omaha Beach. Les poteaux et lignes installés par les transmissions relient la tête de pont aux troupes qui progressent vers l'intérieur.
9 juin 1944 · NARA — 111-SC-192599
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-176888150
La notice ne précise pas le secteur exact d'Omaha. Ne pas localiser automatiquement ces installations à Vierville.

Fig. 15. Un véhicule de l'armée rejoint Omaha Beach par la chaussée d'un quai flottant. Selon la légende originale, l'installation a été construite par les Seabees de la marine américaine.
16 juin 1944 · NARA — 111-SC-195881
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-176888228
La légende n'identifie pas ce quai par un numéro ni un emplacement précis. Ne pas l'associer à une scène du 6 juin.

Fig. 16. Une jetée et sa rampe, utilisées pour le déchargement des barges à Omaha Beach, ont été inclinées par la tempête et les fortes vagues.
21 juin 1944 · NARA — 111-SC-206545
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-176888270
La légende décrit une inclinaison due à la tempête, pas nécessairement une rupture complète. Elle ne précise pas l'emplacement ni le type exact de l'ouvrage.

Fig. 17. Des bâtiments de débarquement LST déchargent à marée basse dans le secteur Easy d'Omaha. Des ballons de barrage les surmontent ; au large, des navires coulés volontairement forment un brise-lames.
28 juin 1944 · NARA — 111-SC-308998
NARA Use Restriction: Unrestricted
NARA-176888598
Reformulation de l'anglais original, sans reprendre les traductions automatiques des noms de secteurs. La description détaillée du découpage Easy Red, Easy White et Easy Blue comporte des répétitions ; elle n'est pas utilisée pour localiser chaque navire.

Fig. 18. La route de descente de Vierville. À gauche, Yves Cordelle marche à pied, selon l'identification conservée dans le fonds. Le cliché est postérieur à la bataille.
Hiver 1944–1945 · Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné
Droits à vérifier
FYC-2fab57796080fe2e
L'identification d'Yves et la saison proviennent de la légende du fonds. Le nom du fichier évoque décembre 1944, mais ne suffit pas à préciser la date.

Fig. 19. Vue aérienne du chantier Van Loo. Cette photographie appartient au dossier consacré à la démolition du port artificiel, plusieurs années après son utilisation militaire.
1951 · Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné
Droits à vérifier
FYC-c504702beb7f8c80
La date 1951 est explicite. Ne pas utiliser cette vue comme illustration du chantier de construction de juin 1944. Le photographe n’est pas renseigné dans la notice archivée.

Fig. 20. Sur la place de Trévières, Marguerite Lemoussu sert à boire à des soldats alliés pendant une fête de juillet 1944. Le jour exact diffère entre la légende et son souvenir.
Juillet 1944 — 4 ou 14 juillet · Fonds documentaire Yves Cordelle — photographe non renseigné
Droits à vérifier
FYC-45fdce4e3c51027a
Le texte de 94-trevieres donne le 4 juillet dans la légende, puis rapporte que Marguerite Lemoussu se souvenait du 14 juillet. Les nationalités des militaires sont elles-mêmes hésitantes ; ne pas les préciser. La légende originale archivée est tronquée, mais le paragraphe source confirme le nom.

Les cartes

Fond : assemblage conservé dans le fonds Yves Cordelle des feuilles militaires GSGS 4490 n° 79 Vierville-sur-Mer et n° 80 Colleville-sur-Mer, au 1:12 500. Les cartouches portent « Information as at 15 Feb 44 » et « 18 Feb 44 ». Dossier 121-cartesomahabeach. Les cartes présentées dans le récit sont des extraits de cet assemblage ; la reproduction complète figure dans le plan annexe.

Les codes des sorties, les numéros des personnes et les flèches sont des annotations de cette édition. Les tracés restituent des étapes décrites, avec une géométrie indicative. Les points du bourg désignent des quartiers, à environ 80 à 100 mètres près ; les ellipses indiquent des secteurs. Le repère de Gockel désigne le secteur du WN 62, pas une embrasure personnelle. Le logement de Michel Hardelay dans le bourg est distinct de sa villa du front de mer. L’ancienne voie ferrée encore dessinée sur le fond avait été retirée avant la guerre. Sources des parcours : 201, 2531, 2622, 26221, 3063, 333, 516, 561, 703 et 7221 ; le croquis rétrospectif d’Hardelay sert au rapprochement des repères du bourg.